

Passim

Passim 14 | 2014 Bollettino dell'Archivio svizzero di letteratura |
Bulletin des Archives littéraires suisses | Bulletin des Schweizerischen
Literaturarchivs | Bulletin da l'Archiv svizzer da litteratura



eArchives



Schweizerische Eidgenossenschaft
Confédération suisse
Confederazione Svizzera
Confederaziun svizra

Eidgenössisches Departement des Innern EDI
Département fédéral de l'intérieur DFI
Dipartimento federale dell'interno DFI
Departament federal da l'intern DFI
Schweizerische Nationalbibliothek NB
Bibliothèque nationale suisse BN
Biblioteca nazionale svizzera BN
Biblioteca naziunala svizra BN

Editorial

Für Jacques Derrida setzte der «eigentliche Moment des Archivs» beim Schreiben mit dem Computer ein, sobald er «auf eine bestimmte Taste drückte, um aufzuzeichnen, um einen unversehrten Text auf feste und dauerhafte Weise zu «retten» (save), um Zeichenmarken vor der Auslöschung zu schützen». Doch wo lagern die Zeichen, wenn sie gesichert und gespeichert sind? Wer bereits einmal das Bild einer Google Server Farm gesehen hat, der weiss, dass auch die Speicherung digitaler Daten keineswegs in der Virtualität verbleibt, sondern immens viel Realraum beansprucht: In riesigen Hallen reihen sich Festplattentürme an Festplattentürme wie früher die hölzernen Zettelkataloge in den grossen Bibliotheksälen. Mehr noch: Wie für die analoge Aufbewahrung von Büchern und Archivalien im Magazin, so gelten auch in solchen Serverräumen konservatorische Vorschriften, damit sich die elektronischen Speichermedien nicht überhitzen und dabei die Daten beschädigen. – Sieht so das digitale Archiv der Zukunft aus? Jedenfalls wird der digi-

Passim 14 | 2014

Bulletin des Archives littéraires suisses | Bulletin des Schweizerischen Literaturarchivs | Bulletin da l'Archiv svizzer da letteratura | Bollettino dell'Archivio svizzero di letteratura

ISSN 1662-5307
Passim online:
www.nb.admin.ch/sla

Rédaction | Redaktion | Redazione:
Denis Bussard, Daniele Cuffaro
& Magnus Wieland
SLA | ALS | ASL
Hallwylstr. 15, CH 3003 Bern
T: +41 (0)31 322 92 58
F: +41 (0)31 322 84 63
E: arch.lit@nb.admin.ch

Mise en page: Marlyse Baumgartner
Photographie: © Simon Schmid (NB).
Disketten und Datenträger aus dem
Ammann Verlagsarchiv.

Tirage | Auflage | Tiratura:
1150 exemplaires | Exemplare | esemplari

tale Archivar der Zukunft gerade jene Bereiche jenseits des Bildschirms, in den Tiefen der Bits und Bytes, zu interessieren haben, zumal dort die Daten liegen, die es zu bewahren gilt.

Per diverse ragioni che si potranno desumere anche dagli articoli contenuti in questo numero di *Passim*, in ambito digitale si lavora con delle copie poiché, a causa del necessario aggiornamento attraverso continue migrazioni dei documenti, l'originale è destinato a scomparire a favore di una copia autentica. La questione dell'autenticità in ambito digitale acquista dunque una rilevanza tutt'altro che marginale, come altri aspetti con cui si è confrontati nel collezionare documenti soggetti ad un continuo processo di trasformazione tecnologica e, conseguentemente, a problemi di accessibilità nel corso del tempo. Gli archivi digitali devono perciò essere in grado di mantenere la leggibilità di queste copie autentiche, come pure la capacità di riprodurre i documenti interattivi attraverso l'aggiornamento delle diversi componenti. Come facilmente immaginabile, la conservazione degli archivi digitali è quotidianamente confrontata con grandi sfide sul lato teorico, metodologico e pratico. Fra fragilità di supporti e facilità di manipolazione, la funzione conservativa deve cercare situazioni univoche e nel contempo dinamiche.

Les livres électroniques sont en passe de détrôner leurs alter ego de papier dans les librairies aux États-Unis; en 2013, le logiciel de traitement de texte mondialement connu *Word* fête ses trente ans; plusieurs États américains envisagent d'abandonner l'apprentissage de l'écriture cursive alors que les tablettes ont fait leur entrée dans le cartable de l'écolier. Qu'on s'en réjouisse ou qu'on le déplore, les faits sont là: que ce soit dans la consommation, la production ou la transmission de la chose littéraire, le numérique progresse. Les écrivains ont d'ailleurs peu à peu investi ce domaine, profitant de nouveaux outils pour créer, et diffuser leurs écrits (que

l'on pense à l'utilisation de plus en plus fréquente des blogs et réseaux sociaux ou à la mise à disposition par Jean-Philippe Toussaint de ses documents de travail – au format électronique – sur son site internet).

Les bibliothèques et les centres d'archives ne peuvent ignorer cette «troisième révolution» de l'écrit. Si, dans le domaine de la consommation culturelle, la dématérialisation des contenus se poursuit – faisant du livre un «objet» virtuel –, les institutions patrimoniales sont confrontées, elles, à de nouveaux types de supports, bien réels: les notes autographes et cahiers manuscrits côtoient désormais les disquettes, clés USB, ou ordinateurs. Il s'agit alors de proposer d'urgence des solutions pour la sauvegarde et la transmission des contenus et des objets du tournant du siècle. Extraction et consultation; obsolescence des machines et évolution des formats; conditions de conservation et volume de stockage figurent au nombre des défis auxquels les institutions patrimoniales sont confrontées. Loin d'annoncer la fin des études génétiques, l'ère numérique pourrait alors représenter, pour autant que les écrivains conservent leurs vieilles machines et leurs disques durs, un âge d'or pour l'étude des textes.

Internet représente enfin un autre défi de taille: une grande partie des informations et des connaissances transitent désormais par le web, et les bibliothèques se doivent de conserver les contenus au statut fragile et éphémère qui y sont publiés. Des millions de pages sont ainsi capturées et stockées sur des serveurs informatiques à destination des générations futures. Voilà pour la partie publique et institutionnelle de l'archivage du web... Nous ne voulions cependant pas clore ce numéro sans aborder une facette moins connue et autrement problématique des archives électroniques: la collecte et le stockage d'informations relatives aux utilisateurs du web par des fournisseurs d'accès et des entreprises privées.

[Dossier | eArchives]

« ... comme si les internautes pouvaient se promener librement dans mon ordinateur »

Avec la publication, à l'automne dernier, de *Nue*, Jean-Philippe Toussaint a mis un terme au cycle romanesque commencé onze ans plus tôt par *Faire l'amour* (2002). *Chronique sentimentale*, ou *histoire d'une rupture*, la tétralogie publiée aux Éditions de Minuit nous emmène de la Chine à Paris, du Japon à l'île d'Elbe. Cette géographie amoureuse du XXI^e siècle, à l'heure des Boeing 747 et des téléphones portables, est reproduite sur le site internet personnel de l'auteur (www.jptoussaint.com), représentant une carte du monde sur laquelle les quatre récits sont épinglés. Un simple clic de souris, et voilà que l'écrivain nous invite à un autre voyage, plus intime : la découverte de son atelier de travail. L'auteur de *La Salle de bain* (1985) ouvre son ordinateur aux curieux pour une promenade (virtuelle) entre les plans, manuscrits, et brouillons de ses romans. Face aux blogs, aux réseaux sociaux, ou aux sites internet minimalistes, Jean-Philippe Toussaint explore une nouvelle voie dans l'utilisation de la technologie au service de la littérature.

ENTRETIEN AVEC JEAN-PHILIPPE TOUSSAINT

Quand, et pourquoi, avez-vous décidé de mettre vos archives littéraires à la disposition du public sur une plateforme informatique ?

Il faut, je crois, distinguer les brouillons des inédits. En ce qui concerne les *brouillons*, la décision de les mettre en ligne faisait partie du projet initial de création de mon site Internet. Mon site a été inauguré en novembre 2009, c'est une réalisation collective que nous avons créée avec l'informaticien Patrick Soquet. Ce qui m'intéressait, c'était de trouver *une forme* spécifique à Internet pour présenter le vaste corpus de textes, de photos et de vidéos dont je disposais. L'idée était de donner aux internautes un accès libre aux brouillons et aux manuscrits de mes livres, un peu comme s'ils pouvaient se promener librement dans mon ordinateur. Concrètement, pour chacun de mes derniers livres, nous avons défini trois sections, une première qui s'appelle *États du manuscrit*, qui propose les étapes intermédiaires de la rédaction d'un livre (nous avons mis en ligne, selon les romans, de trois à huit états intermédiaires du manuscrit), une section appelée *Plans, variantes, débris*, et une section appelée plus spécifiquement *Brouillons, manuscrits*, où sont présentées des pages de brouillons scannées où l'on peut voir les ratures, les repentirs et les

innombrables corrections faites à la main. J'ai écrit mes derniers livres sur un ordinateur et j'ai régulièrement fait des sauvegardes. Au départ, d'ailleurs, il n'y avait pas de réflexion particulière sur l'archive, je sauvegardais simplement pour pouvoir en cours de rédaction revenir sur une version antérieure du manuscrit. Mais il se trouve, qu'à la fin de l'écriture d'un livre, j'avais accumulé au moins une dizaine de versions sauvegardées, de multiples variantes et des brouillons. Je me suis dit que je pouvais donner accès à cette masse considérable de documents, que cela pouvait devenir une spécificité originale du site Internet d'un écrivain. Une telle entreprise n'est évidemment possible que grâce à Internet, il serait inimaginable d'envisager de publier cela sur papier, aucun éditeur ne le pourrait physiquement, ni n'en aurait sans doute l'envie. Pour ce qui est des *inédits*, l'idée de les mettre en ligne est beaucoup plus récente. J'ai retrouvé chez moi, à Bruxelles, en 2011, un certain nombre de manuscrits écrits avant mon premier livre, *La Salle de bain*. J'ai alors envisagé de les publier sur mon site sous forme électronique, dans le prolongement de ce que je faisais avec la mise à disposition de mes brouillons, et je les ai confiés à Laurent Demoulin en lui demandant d'établir pour chacun d'eux une édition critique, avec des notes et une préface. Patrick Soquet a assuré la partie

technique de l'entreprise et j'ai demandé à ma fille Anna, qui fait des études de graphisme et de typographie, d'imaginer des couvertures pour ces livres. Comme j'éprouve à la fois beaucoup de respect pour ces textes de jeunesse, mais que je suis néanmoins conscient qu'il serait maladroit de les proposer au public sur le même plan que mes livres les plus récents, j'ai souhaité les différencier nettement des autres livres et nous leur avons donné un statut particulier, en créant une mini collection spécialement dédiée à ces inédits¹.

Quel rôle et quelle place attribuez-vous aux institutions patrimoniales ? Quel sera leur avenir selon vous à l'heure du numérique ? Envisagez-vous malgré tout un dépôt physique dans une institution publique ?

Disons que, par rapport aux institutions patrimoniales, je mène une *action parallèle*. Il n'y a rien d'incompatible dans ce que nous sommes en train de mettre en place sur mon site avec les missions de conservation des bibliothèques ou des instituts qui se consacrent à la mémoire de l'édition contemporaine. Au contraire, dans les deux cas, il y a une réflexion

¹ Pour de plus amples explications sur cette question, je vous renvoie à l'entretien publié sur la page Cahiers d'archives de mon site : <http://www.jptoussaint.com/cahiers-d-archives.html>

sur l'archive. En réalité, j'ai une place privilégiée, je suis à la fois l'expérimentateur et l'objet de l'expérience, le médecin et le patient, le savant chauve et le cobaye allongé tout nu sur la table d'opération. Je suis le premier concerné, puisqu'il s'agit de mes propres brouillons. J'ai simplement un peu d'avance sur la musique : en général, on attend que l'auteur soit mort pour l'ouvrir et farfouiller dans ses entrailles. Mais revenons à cette expression d'*action parallèle* et à la suave ironie qui se dégage de ce vocable impassible. Il évoque évidemment *L'Homme sans qualités* de Musil, je n'ai pas choisi le terme au hasard. Rappelons que, selon Musil, *L'Action parallèle* est l'occasion de donner une réalité à ce que l'on juge important, c'est une action qui empoigne le cœur du monde, un poème, un miroir. Eh bien, que demander de mieux. Quant à envisager, ou pas, un dépôt physique de mes archives dans une institution, voici enfin une question prématurée.

Vous trie, évidemment. Accepteriez-vous de présenter toute la matière génétique de votre œuvre ? Gardez-vous des traces physiques (archives papier) de ce qui n'est pas donné au public sur internet ?

Il y a évidemment un petit travail de classement. J'ai dû faire un tri parce que, malgré tout, la masse est considérable. C'est, à une très petite échelle, un travail d'édition que j'ai fait, et je revendique le côté subjectif de la démarche. Mais j'ai encore

chez moi, à Bruxelles et en Corse, des archives papier. Il y en a de deux sortes. D'abord, et cela date du temps où j'écrivais à la machine à écrire, la totalité, ou quasi totalité, des brouillons de certains livres. Ceux de *La Salle de bain*, je les ai tous détruits au moment de quitter l'Algérie, je l'explique dans *L'Urgence et la Patience*. Je pensais faire la même chose en quittant Madrid, où j'avais écrit *La Réticence*, mais ma femme a souhaité conserver les brouillons, et elle a trouvé des gens qui les ont ramenés en France dans le coffre de leur voiture. Les brouillons sont restés un certain temps chez ces gens, puis dans la cave de notre appartement parisien, et, au début des années 2000, je les ai rapatriés à Bruxelles et je les ai rangés dans six volumineux classeurs en plastique jaune. Ces classeurs sont toujours à la maison, et je suis prêt à mettre leur contenu en ligne, dans la continuité de ce que nous faisons sur mon site avec la mise à disposition des archives. Mais c'est un travail considérable, et, pour le mener à bien, il faudrait mettre en place une collaboration avec une université, pour procéder à la numérisation intégrale des brouillons, cela pourrait se faire dans le cadre d'un séminaire de recherche spécialement dédié à ce projet. La deuxième sorte d'archive papier dont je dispose est constituée des milliers de pages que j'ai imprimées, relues et souvent annotées, des livres que j'ai écrits sur ordinateur, et en particulier les quatre

livres qui constituent le cycle de Marie. Car, même si j'écris à l'ordinateur, j'imprime systématiquement pour me relire, et je me corrige à la main. On constate donc, pour ce qui me concerne, que, contrairement à ce qui est généralement avancé, le fait de travailler à l'ordinateur ne réduit nullement le nombre de brouillons et états du texte intermédiaires, au contraire, cela aurait plutôt tendance chez moi à les multiplier. Alors que je n'ai plus aucun brouillon de *La Salle de bain* que j'ai pourtant écrit à la machine à écrire, je dispose d'une masse considérable de documents, autant numériques que papier, pour les quatre livres du cycle de Marie que j'ai écrits à l'ordinateur.

Comment établissez-vous la classification de vos archives ? L'intitulé des genres ? Comment vos stratégies d'archivage ont-elles évolué depuis le recours à l'informatique ?

Chaque fois que j'écris un nouveau livre, j'ouvre dans mon ordinateur un dossier que j'appelle TRAVAIL EN COURS. Je range là les divers états du manuscrit (17 versions pour *Nue*), on y trouve également de la documentation, des notes, des lettres, des photos, et même, à l'occasion, un son (dans le dossier de *Nue* se trouve un document sonore Waveform de 8 ko qui m'a servi pour la description des coups de feu des pages 122 et 123). À cela, pour l'instant, je ne donne pas accès sur mon site, mais ce n'est pas inenvisageable que je le fasse un jour.

Les archives de la création nativement numérique

PIERRE-MARC DE BIASI
(ITEM ENS-CNRS)

La révolution numérique a rendu possible l'étude approfondie des sentiers de la création. Les millions de documents de travail que les écrivains nous ont légués depuis le XVIII^e siècle apportent aujourd'hui, grâce aux capacités inédites de l'édi-

tion digitale, un nouveau regard sur la genèse des textes et sur l'art d'écrire comme mouvement et processus de création. Mais, dans le même temps, en basculant elle-même dans le nativement numérique, l'écriture créative de notre époque a changé de support et développe des documents de travail sur lesquels nous n'avons plus une prise

aussi directe qu'à l'époque des archives papier.

Qu'en est-il des documents de genèse contemporains si, avec le « tout numérique », l'écrivain ne se sert plus de carnets ni de feuilles volantes ? Malgré les apparences, les archives de travail n'ont pas disparu. Au contraire, le brouillon numérique constitue un document d'une richesse

cognitive sans précédent. C'est un manuscrit booléen à support silicium, assorti de toutes les caractéristiques de son prédécesseur sur cellulose, et de bien d'autres informations. Ajouts, substitutions, suppressions, déplacements : tous les gestes d'écriture s'y retrouvent, mais qui plus est, classés, répertoriés, horodatés à la seconde près, avec l'image précise des rythmes de l'écriture, des hésitations, des brusques accélérations, des retours en arrière, etc. Écrit sans marque de ses repentirs, avec la sensation que chaque mot peut s'effacer sans laisser de trace, le manuscrit numérique libère l'écrivain de l'angoisse de la page blanche, des retenues morales devant l'indicible et des multiples ratures mentales préalables au premier jet. Une part de l'élaboration mentale ne s'y trouve pas, certes, surtout celle qui trouve ses sources dans le cycle long de la mémoire ; et l'autocensure y garde une partie de ses droits, mais en donnant à voir une zone jusqu'ici inconnue de l'écriture à l'état naissant. Bref, le manuscrit numérique donne au généticien un aperçu détaillé des processus psychiques et des essais de formulation qui ont présidé aux premiers instants de la genèse, beaucoup plus en amont que ceux dont le manuscrit papier pouvait témoigner. Il ne s'agit plus tout à fait de la même écriture non plus, puisque précisément, à la différence de ce qui advenait avec le papier, le scripteur efface la trace de ses ratures et de ses hésitations à mesure qu'il corrige. Mais c'est bien l'écriture de notre temps. Et pour ce qui concerne la mémoire des opérations qui produisent le texte, on peut faire confiance à la systématisme de l'informatique.

L'ordinateur possède toutes les conditions requises pour mémoriser intégralement la genèse de l'œuvre – scénario, plans, recherche d'information, rédaction, versions successives, corrections, ratures, mise en page –, qu'il s'agisse d'ailleurs d'un texte ou de n'importe quelle autre œuvre visuelle ou

sonore. Les dispositifs requis pour rendre pérenne et exploitable cet archivage automatique sont à portée de la main : il suffirait de pouvoir générer une indexation fine avec sauvegarde paramétrée de l'historique intégral, et une restitution chronologique des événements en langage naturel. Le problème, c'est que jusqu'à présent, ces dispositifs n'équipent aucun de nos ordinateurs de travail : ils n'ont pas été prévus. Au-delà de la session de travail, l'historique n'est pas nécessairement détruit, mais il s'est sédimenté, sous forme cryptée au cœur du disque dur.

L'effacement est finalement assez rare et l'on estime qu'il faut cinq à six procédures successives d'écrasement pour qu'aucune trace ne subsiste. Les enquêtes policières le prouvent : même effacés volontairement, les fichiers ont la vie dure, il en reste toujours quelque chose. Mais ils deviennent difficilement accessibles, même s'ils sont stockés au cœur des disques durs. Leur récupération et leur restitution en langage lisible relèvent des procédures de « l'informatique légale » : une opération lourde, qui coûte très cher, et qui ne peut se justifier, dans l'état actuel de l'art, que pour des opérations exceptionnelles.

Mais l'étude des sentiers de la création suppose que le créateur lui-même ait initialement pris soin de conserver les traces de son travail en sauvegardant matériellement ses données, c'est-à-dire son disque dur. Or qu'est-il réellement advenu depuis que les écrivains se sont mis, progressivement, au tout numérique ? Depuis 1990, chacun a changé au moins cinq ou six fois d'ordinateur : tous les trois ou quatre ans, pour suivre l'évolution des techniques. Qui a conservé ses six vieux ordinateurs à l'intérieur desquels se trouvaient les fameux disques ?

Que doit-on en conclure ? Qu'en matière d'archives de la création, nous sommes en train de vivre une sorte de catastrophe sans précédent : pour les vingt années qui viennent de s'écouler, au cours desquelles la

majorité des créateurs s'est progressivement convertie au tout numérique, il ne subsiste déjà plus *aucun* document de genèse, aucun brouillon, aucune trace génétique interprétable qui permettrait de reparcourir ces fameux « sentiers de la création » dont l'œuvre est la destination finale. Cette culture du tout numérique qui a réalisé le miracle de pouvoir virtuellement tout conserver aura *in fine* tout perdu : par inadvertance et par étourderie, bien plus que par incapacité.

Prenons la juste mesure du problème : il s'agit d'un trou archivistique total et irrémédiable qui n'a aucun équivalent dans l'histoire de ces trois derniers siècles, si ce n'est, peut-être, mais pour des durées plus courtes, les heures les plus sombres de notre histoire. Et ce trou déjà vieux de vingt ans continue à s'élargir chaque jour. C'est la totalité des archives de la création de notre temps qui passe à la trappe : pas seulement le travail des écrivains (ceux-là ont encore souvent la manie *vintage* de prendre au moins quelques notes sur des calepins), mais l'ensemble de notre production intellectuelle et artistique.

D'où vient que notre temps, si amoureux du « durable » soit devenu à ce point indifférent à sa propre démarche, à sa propre mémoire ? Négligence plus qu'incompétence, mais peut-être surtout désintérêt profond pour la transmission, perte de croyance dans l'idée même de futur : à quoi bon s'embarrasser de traces si la mesure de toute chose réside désormais dans le sacro-saint flux tendu ? Pas de stock, pas d'inertie, une offre qui colle parfaitement à la demande, sans intermédiaire et sans reste.

Tel pourrait être le risque d'un présent post-moderne fasciné par l'immédiat, la communication « en temps réel » et la rentabilité à court terme : à la pesanteur de la mémoire et du différé, on peut préférer l'intensité du « live » et la légèreté dématérialisée de l'oubli, mais sans passé ni transmission, y a-t-il encore place pour de l'avenir ?

La critique génétique à l'épreuve du numérique. *El Dorado* (2008) de Robert Juan-Cantavella

BÉNÉDICTE VAUTHIER
(UNIVERSITÄT BERN / ITEM)

« L'urgence serait plutôt de mobiliser les énergies pour aborder deux questions cruciales pour l'avenir de la critique génétique. Pour la première, il s'agit de savoir vraiment comment les écrivains s'approprient l'ordinateur, et quels sont les effets de cette appropriation sur l'écriture. Quant à la seconde, elle concerne la manière dont nous généticiens serons capables de construire de véritables objets scientifiques à partir des données d'un nouveau type stockées dans la mémoire des ordinateurs.¹ »

Jean-Louis Lebrave – à qui l'on doit ce double diagnostic – sait de quoi il parle. Pionnier de la critique génétique, il l'est aussi de la « génétique électronique » dont il a dressé la carte des premiers avatars tout en participant à la création d'outils d'exploitation de corpus électroniques (*Philectre*, *EDITE*, *MEDITE*, etc.). Dans des articles riches d'enseignement, il a montré comment de simple « outil d'aide à la recherche », l'ordinateur – l'informatique, le numérique – était devenu un « outil éditorial » qui permet non seulement la mise en ligne de volumineux dossiers génétiques, mais aussi leur exploitation interactive, notamment par le biais de l'hypertexte. En se faisant tout récemment l'écho de recherches (notamment celles du germaniste Thorsten Ries) portant sur les « méthodes et outils de l'informatique légale appliqués à l'écriture numérique » – Lebrave a également montré la voie que les généticiens pourraient emprunter pour répondre à son invitation².

Mais est-ce la seule ? Je ne crois pas.

Si par bien des points, mes présupposés et mes conclusions rejoignent celles de Ries³ c'est de manière délibérée que je me suis prêtée à un défi plus modeste en me lançant à tâtons dans l'analyse du dossier génétique (essentiellement) numérique de *El Dorado*, troisième roman (2008) du jeune écrivain espagnol Robert Juan-Cantavella (1976). Défi plus modeste, car il ne pouvait être question pour moi d'avoir recours au disque dur de l'auteur, ni de chercher à transposer les méthodes et les outils de l'informatique légale à l'étude génétique, comme l'a fait Ries. Si des « logiciels gratuits ou peu coûteux » suffisent pour se prêter au jeu, celui-ci n'en exige pas moins des « compétences très étendues » dans une « branche hautement spécialisée de l'informatique⁴ ». Compétences que je n'ai pas, ni ne cherche à acquérir et qui restent largement hors de portée du philologue non informaticien.

Il restait alors à montrer pourquoi, même dans ce cas, les craintes apocalyptiques des « mauvais esprits et têtes molles », mentionnées par de Biasi : « Plus de manuscrits, plus de brouillons ? C'est donc la fin de la génétique !⁵ », restaient non fondées.

On ne peut nier, certes, que le traitement de texte aplatit, voire écrase la bidimensionnalité de la page et tend à occulter les opérations d'écriture, cet objet de prédilection des généticiens du manuscrit qui ont cherché à en retracer la chronologie. Mais faut-il déduire de l'écrasement que « les

traces de la troisième dimension de l'écriture, sa temporalité, [...] sont atténuées – voire disparaissent – avec l'ordinateur » ? Si « le traitement de texte semble faire tomber dans l'oubli les essais successifs pour ne conserver de chaque énoncé que sa version la plus récente », doit-on, pour autant, remettre en question « la pérennité de l'approche génétique, ancrée dans la recherche d'une production singulière⁶ » et prôner ici aussi le recours à de nouveaux outils et logiciels – tels *Genèse du Texte*, *Scriptlog* ou *Inputlog* – qui, s'ils permettent d'analyser très finement le temps – réel –, finissent par noyer le chercheur sous l'abondance de données ?

Je ne le crois pas non plus ! Et l'analyse *inductive* du dossier génétique de *El Dorado* de Robert Juan-Cantavella s'est, en ce sens, révélée bien plus riche en enseignements temporels que je n'avais osé l'espérer. Pour le dire très vite, le roman de Juan-Cantavella s'inscrit sous le signe de l'esthétique du *punk journalism*, une forme hybride du journalisme *Gonzo* ou *New Journalism*. Ou pour être plus précise, les deux reportages (l'un dans le complexe hôtelier de Marina d'Or, l'autre à Valence durant la V^e Rencontre Mondiale des Familles) de *El Dorado* peuvent être lus non seulement comme une réécriture du livre *Las Vegas parano. Une équipée sauvage au cœur du rêve américain* de Hunter S. Thompson, mais aussi de son adaptation cinématographique par Terry Gilliam (*Las Vegas parano*). Quant au dossier, il était composé des pièces suivantes : une clé USB confiée par l'auteur en novembre 2011, comprenant quatre « dossiers » numériques, visibles à l'écran sous forme d'icônes de couleur bleutée dénommées : [ED 27 (FINAL)], [ED fotos],

¹ Jean-Louis Lebrave, « Lettres ouvertes. L'ordinateur, Olympe de l'écriture ? », *Genesis*, 31, 2010, 159, en ligne <http://genesis.revues.org/386>.

² Jean-Louis Lebrave, « *Computer forensics*: la critique génétique et l'écriture numérique », *Genesis*, 33, 2011, pp. 137-147, en ligne <http://genesis.revues.org/633>.

³ Thorsten Ries, « "die geräte klüger als ihre besitzer" [...] », *Editio*, n° 24, 2010, pp. 149-199.

⁴ Jean-Louis Lebrave, « *Computer forensics* [...] », *op. cit.*, pp. 144 et 146.

⁵ Pierre-Marc de Biasi, « Pour une génétique généralisée : l'approche des processus à l'âge numérique », *Genesis*, 30, 2010, p. 171, en ligne <http://genesis.revues.org/133>.

⁶ C. Doquet-Lacoste, « L'objet insaisissable : quelques considérations sur l'écriture sur traitement de texte », *Genesis*, 27, 2006, pp. 35-44.

[ED materiales], [ED versions anteriores], chacune pouvant se déployer ensuite en sous-dossiers contenant des centaines d'*item* multimédias (texte, photo, audio, links). À ce matériel numérique est venu s'ajouter en décembre 2011 un sac à dos dans lequel l'auteur avait rassemblé tout le matériel avant-textuel conservé, et constitué, pour l'essentiel, de journaux, de feuillets publicitaires et d'un journal de bord, auquel s'ajoute une version papier « n » du roman. Ces éléments suffisent à démentir l'idée de jeunes écrivains *digital native*, ne composant plus qu'à l'écran. Ce dossier hybride doit encore être complété par une espèce d'*anti-blog*, créé par le romancier au moment de la sortie du roman et auquel le lecteur est renvoyé depuis la quatrième de couverture du livre par les mots : « Pour connaître le travail de Trebor Escargot, vous pouvez consulter : www.punkjournalism.com ».

Un examen attentif et contrasté des arborescences formées par les 27 versions du roman qui ont été sauvegardées (soit les dossiers [ED 27 (FINAL)] [ED versions anteriores]) a permis d'observer et surtout de dater les changements macro-structuraux d'un roman qui est passé d'une division tripartite précédée d'un prologue (mai 2006) à une structure tripartite sans prologue, puis bipartite réarticulée par la suite autour des 8 jours calendrier qui forment l'arrière-fond temporel du roman (décembre 2007). Le très bref chapitre final

(3 pages) est de toute évidence une ampliation de dernière minute (janvier 2008), précédant de peu la publication de l'ouvrage.

L'examen des photos prises par le protagoniste a permis quant à lui de prendre toute la mesure de la fictionnalisation de la réalité, vu qu'on y voit que les dates réelles du premier reportage (6 au 8 mai 2006) ont été adaptées aux besoins du roman qui se déroule du 1^{er} au 8 juillet 2006, comme le veut le calendrier de tout vacancier qui se respecte. Les dates – toujours flexibles d'un séjour dans un complexe hôtelier – sont alors venues se greffer sur celles d'une réalité plus difficilement falsifiable dans le cadre du réalisme journalistique puisque le second reportage a eu lieu durant le séjour (8-9 juillet) du Pape Jean-Paul II à Valence dans le cadre de la V^e Rencontre Mondiale des Familles. Et on notera en passant que ces transformations sont aussi rendues visibles et datables lors de la redénomination de certains dossiers numériques.

Un examen attentif du matériel ayant servi à l'élaboration du roman [ED materiales] a permis quant à lui d'avoir un accès privilégié aux sources intermédiaires (enregistrements audio, clips vidéos, photos) et textuelles (coupures de presse, liens internet, etc.) objet d'un important travail d'appropriation qui montre comment l'exogénèse se fait endogénèse, ce qui nous permet de rentrer dans l'atelier de l'écrivain. En outre,

ce même matériel permet de saisir les mobiles de la restructuration progressive du roman en quatre parties, la seconde, purement fictionnelle, incluant alors le prologue écarté, qui devient poétique du roman comme le révèle un dialogue entre les deux protagonistes, véritable *mise en abyme* du processus d'écriture.

Voilà quelques-unes des pistes de caractère macro-structurel que pourrait déjà exploiter tout généticien attentif aux écritures numériques. L'analyse interne des dossiers confirme, quant à elle, la nécessité de compléter ou de substituer la « poétique des processus » par une « poétique des transitions entre états ».

Inutile de dire enfin qu'une telle exploration ne nous en apprend pas moins sur la manière dont « les écrivains s'approprient l'ordinateur », première question à laquelle Lebrave nous invitait à réfléchir urgemment, mais qui déborde hélas le cadre de cette présentation. Contentons-nous de suggérer que par la création d'un *anti-blog*, l'écrivain s'est fait en quelque sorte éditeur, pour ne pas dire *généticien en herbe*, et offre du matériau brut ou dérivé pouvant fonctionner comme une « espèce d'apparat critique virtuel » du roman. Loin de dupliquer la clé USB – et partant le dossier génétique – celui-ci présente même du matériau non indexé sur la clé. Eh oui!, les dossiers génétiques numériques resteront eux aussi... lacunaires.

Der digitale Nachlass: Sterben und Erben in der virtuellen Welt

MATTHIAS SCHWEIZER
UND ELKE BRUCKER-KLEY (ZHAW
SCHOOL OF MANAGEMENT AND LAW)

Anfang Jahr richtet sich die Tochter eines kürzlich verstorbenen bekannten Journalisten und Reiseschriftstellers an uns: Ihr Vater habe vor seinem plötzlichen Tod damit begonnen, die Erinnerungen an sein bewegtes Leben aufzuzeichnen. Bei ihren Be-

suchen habe ihr der Vater jeweils die neuesten Kapitel auf seinem Computer gezeigt. Nun sei die Herausgabe einer Biografie geplant und sie würde die kurz vor dem Tod erstellten Lebenserinnerungen gerne an den Biografen übergeben, doch diese seien nicht auf dem Computer ihres Vaters. Vermutlich hat er sie nicht mehr lokal auf dem PC gespeichert, sondern einen Cloud-Dienst wie Dropbox,

Amazon Web Services oder Microsoft One Drive benutzt, seine Dateien also extern «in der Wolke» gesichert. Leider hat er dazu aber keine Angaben hinterlassen und die Angehörigen müssen durch aufwendige technische Auswertungen des Computers mögliche Spuren zu einem solchen Cloud-Dienst suchen. Doch auch wenn schliesslich bekannt ist, in welcher «Wolke» die Lebenserinnerungen

gespeichert sind, heisst das noch lange nicht, dass die Tochter ohne weiteres auf die Daten zugreifen kann. Es ist möglich, dass die wertvollen Dokumente lange oder gar für immer unzugänglich bleiben.

Wir alle hinterlassen immer mehr Daten und Spuren im Internet: In der Cloud gespeicherte Dokumente, elektronische Fotosammlungen, Profilinhalte von sozialen Medien aber auch E-Mail-Nachrichten oder nur noch elektronisch und zunehmend auch nicht mehr lokal gespeicherte Geschäftsunterlagen, Bankauszüge und Rechnungen. Doch was passiert im Todesfall mit dieser virtuellen Hinterlassenschaft? Während wir für das Erben und Vererben von herkömmlichen Vermögenswerten auf gesetzliche Regelungen und langjährige Erfahrung zurückgreifen können, stellen sich bei der Planung eines digitalen Nachlasses zahlreiche unbeantwortete Fragen. Einige davon für den Schweizer Kontext zu klären, war Ziel eines interdisziplinären Forschungsprojekts der Zürcher Hochschule für Angewandte Wissenschaften (ZHAW). Die Kommission für Technologie und Innovation des Bundes (KTI) hat das Projekt finanziell unterstützt.¹

Was passiert mit der digitalen Hinterlassenschaft?

Die Mehrheit der Internetnutzenden wird sich zu Lebzeiten nicht um ihren digitalen Nachlass kümmern. Fehlt es aber an systematischen Vorkehrungen im Hinblick auf den digitalen Nachlass, werden im Todesfall die einzelnen Plattform- und Dienstanbieter zu den taktgebenden Akteuren. Die Angehörigen sind mangels Zu-

griffsdaten auf die Kooperation der Anbieter angewiesen, wenn sie Daten des Verstorbenen sichern oder löschen wollen. Die einzelnen Plattformanbieter gehen sehr unterschiedlich mit dem Tod ihrer Nutzerinnen und Nutzer um: Häufig bestehen beispielsweise Social-Media-Profile (z.B. Facebook, Xing, LinkedIn) auch über das Ableben des Nutzers hinaus einfach weiter. Teilweise werden Profile und E-Mail-Kontos aber auch nach einer gewissen Zeit der Inaktivität automatisch gelöscht und die Daten gehen unwiderruflich und zum Schaden der Angehörigen verloren. Eher selten gewähren einzelne Dienste den Angehörigen des verstorbenen Nutzers Zugriff auf dessen Profile und erlauben so eine Sichtung und Sicherung der Daten. Das ist aber oft sehr umständlich.

Google hat als erster grosser Anbieter 2013 die Problematik an der Wurzel gepackt und mit dem «Inactive Account Manager» einen wegweisenden Mechanismus eingeführt, der es Nutzern erlaubt zu Lebzeiten in ihren Google-Kontoeinstellungen, Wartefristen sowie Begünstigte für den Zugriff auf inaktive Google-Konten im Todes- oder Notfall zu hinterlegen oder alternativ deren Löschung nach einer individuell definierbaren Frist sicherzustellen. Doch Google-Konten repräsentieren nur einen kleinen Ausschnitt des digitalen Nachlasses. Deshalb gibt es umfassendere Möglichkeiten für Internetnutzende, die schon zu Lebzeiten eigenverantwortlich über alle relevanten Aspekte ihres digitalen Nachlasses bestimmen wollen. Wenn sie ihren digitalen Nachlass regeln, schaffen sie Transparenz und ermöglichen es den Hinterbliebenen (Angehörige oder Willensvollstrecker), im Todesfall relativ einfach Zugriff auf Nutzerkontos und Daten zu erlangen. Im Idealfall können die zu Lebzeiten hinterlegten Zugriffsdaten des Verstorbenen genutzt werden, um dessen Willen oder die eigenen Wünsche in Bezug auf den digitalen Nachlass umzusetzen. Aufgrund der uneinheitlichen und unübersichtlichen Regelungen der Platt-

form- und Dienstanbieter, die zudem meistens ihren Geschäftssitz im Ausland haben, kann den Internetnutzenden nur empfohlen werden, sich schon zu Lebzeiten um die digitale Hinterlassenschaft zu kümmern. Nur so wird sichergestellt, dass die Angehörigen effektiv Zugriff auf Daten erhalten. Das kann Angehörigen viel Leid und Ärger ersparen und wertvolle Daten bleiben der Nachwelt erhalten.

Planung eines digitalen Nachlasses

Die digitale Nachlassplanung und Willensvollstreckung ist noch ein Pionierfeld. Es bestehen weder bewährte Praxismodelle noch dem Medium Internet angepasste rechtliche Rahmenbedingungen, die es erlauben würden, garantiert rechts- und zukunftsichere Lösungen für die digitale Vorsorgeberatung zu entwerfen. Zwar existieren verschiedene sogenannte Digitale Vererbungsdienste, die beispielsweise die Hinterlegung und Weitergabe von Zugriffsdaten ermöglichen sollen. Dadurch erlangen die Hinterbliebenen – wenn alles wie vorgesehen klappt – relativ einfach Zugriff auf einen Teil der digitalen Hinterlassenschaft. Aber: Die wenigen spezialisierten und seriösen Pioniere aus diesem Bereich, wie das Schwedische Startup-Unternehmen «Mywebwill» oder «Entrusted» aus den USA, haben ihren Betrieb schon nach einigen Jahren wieder eingestellt oder wurden akquiriert. Solch reine Vererbungsdienste sind also untaugliche Mittel für die digitale Vorsorge. Mehr Erfolg versprechen Lösungsansätze, die schon einen Mehrwert zu Lebzeiten ermöglichen, z.B. ein hochsicherer Dokumentenspeicher und Passwortsafe mit integrierem Datenvererbungsmechanismus, wie vom Schweizer Unternehmen Secure-Safe angeboten (www.securesafe.com). Solche Unternehmen sind im Kern eigentlich keine Vererbungsdienste, sondern bauen ihr Geschäftsmodell auf der Datenspeicherung und -verwaltung auf. Damit werden sie finanziell stabiler und sind im

¹ Die vollständigen Forschungsergebnisse des Forschungsprojekts «Sterben und Erben in der digitalen Welt» sind gedruckt und als eBook beim vdf-Verlag erschienen. Autoren: Elke Brucker-Kley, Thomas Keller, Lukas Kurtz, Kurt Pärli, Matthias Schweizer, Melanie Studer; weitere Informationen sind unter <http://ares.zhaw.ch/digitaless-terben> abrufbar.

Idealfall auch langlebiger als ihre Kundschaft. Ein zuverlässiger und transparenter Vererbungsmechanismus gehört freilich noch nicht bei allen externen Datenspeichern zum Standardangebot. Zudem stellt sich bei allen diesen Lösungen die Frage nach Datenschutz und -sicherheit. Anerkannte Zertifizierungen können bei der Auswahl eines geeigneten Dienstes helfen.

Bei der digitalen Vorsorge stellen sich zudem verschiedene erb- und persönlichkeitsrechtliche Fragen. Ein digitaler Nachlass kann zunächst aufgeteilt werden in Daten, die ausschliesslich im Internet (z.B. E-Mail-Konto, Cloud, Profil) und Daten, die auch auf einem Endgerät des Verstorbenen (z.B. PC, Mobiltelefon, Festplatte) gespeichert sind. Letztere können im Todesfall mit ihrem physisch vorhandenen Datenträger als Teil der Nachlassmasse ohne weiteres vererbt werden. Daten, die nicht lokal gespeichert sind, können Vermögenswerte darstellen (z.B. PayPal-Konto), urheberrechtlich geschützt sein (z.B. künstlerisch wertvolle Fotografien) oder persönlichkeits- und datenschutzrechtlichen Schutz geniessen. Dabei ist stets zu beachten, dass die Schweiz heute noch keinen postmortalen Persönlichkeitsschutz kennt

und sich die Angehörigen des Verstorbenen nicht in dessen Namen gegen allfällige Persönlichkeitsverletzungen wehren können. Sie müssen sich vielmehr auf den weniger weit gehenden Andenkenschutz berufen.

Um möglichst rechtssicher und durchsetzbar über den eigenen digitalen Nachlass zu bestimmen, müssen sich die Internetnutzenden der im Zivilgesetzbuch (ZGB) vorgesehenen erbrechtlichen Instrumente bedienen. Bei einer Vorsorgeberatung ist der Nutzer deshalb immer auf die sehr strengen Formvorschriften des ZGB hinzuweisen, zumal die qualifizierte Schriftlichkeit eines Testaments so schlecht zum virtuellen Wesen des Internet passen will. Ein digitaler Vererbungsdienst kann, auch für den digitalen Nachlass, ein gültiges Testament heute noch nicht ersetzen. Anordnungen im Testament, aber auch die Einsetzung eines Willensvollstreckers oder schriftlich festgehaltene persönlichkeitsrechtliche Anordnungen auf das Ableben hin, gehören deshalb nach wie vor zu den zentralen Elementen bei der Planung des digitalen Nachlasses.

Lösungsraum für die digitale Vorsorge

Je mehr sich wichtige Dokumente und Erinnerungsstücke in den virtuel-

len Raum verschieben, desto bedeutsamer ist es für die Hinterbliebenen, dass sie rasch und möglichst vollständig auf solche Daten zugreifen können. Bei der digitalen Vorsorge kann nachfolgender Lösungsraum Orientierung bieten:

Ausgehend vom Bild eines selbstbestimmten Internetnutzers beginnt eine umsichtige Vorsorgeplanung schon bei der möglichst umfassenden Sicherstellung der Datenherrschaft zu Lebzeiten. Dabei sind die Regelungen, welche einzelne Plattformanbieter für den Todesfall vorsehen, sorgfältig zu prüfen. Zentrale Daten und Metapasswörter sollten schon zu Lebzeiten entweder auf zeitbeständigen lokalen Datenträgern oder bei vertrauenswürdigen Anbietern von Datenspeichern regelmässig gesichert werden. Im Hinblick auf den Todesfall muss sodann entschieden werden, welche Daten für die Hinterbliebenen bewahrt werden sollen und welche unwiderruflich zu löschen sind. Schliesslich kann es sinnvoll sein, wenn ein fachlich versierter Archivar oder Treuhänder im Rahmen einer Willensvollstreckung den digitalen Nachlass abwickelt. Denn nichts ist so gewiss wie die Sterblichkeit der natürlichen Person, auch wenn das digitale alter ego scheinbar ewig leben mag.

Die Pflege digitaler Nachlässe

NIKLAUS BÜTIKOFER
(UNIVERSITÄT BERN)

Die digitale Hinterlassenschaft von Personen ist in der letzten Zeit vermehrt ins Bewusstsein einer breiten Öffentlichkeit gerückt. Geschichten, dass Verstorbene virtuell weiterleben und noch nach ihrem Tod automatisch generierte Benachrichtigungen von sozialen Webseiten verschicken, finden schnell ihren Weg in die Medien. Und wie wir mittlerweile wissen, sind auch die Geheimdienste sehr darauf erpicht, alle Daten zu greifen,

die wir auf digitalen Geräten und in den sie verbindenden Netzen hinterlassen. Auch Archive und Bibliotheken sind traditionell daran interessiert, Nachlässe von bekannten und einflussreichen Personen zu sichern, zu erhalten und für berechnigte Nutzung zur Verfügung zu stellen. Sie tun dies nicht aus Profitstreben und ebenso wenig aus Sicherheits- und Kontrollbedürfnissen heraus, sondern aus historischen, kulturellen und wissenschaftlichen Gründen. Die tiefe Durchdringung unserer Kommunikation und unseres Umganges mit

Informationen und Daten durch die neuen digitalen Technologien gefährdet aber das Überleben unserer Aufzeichnungen massiv. Während man Papierunterlagen problemlos in eine Kiste packen und ohne weiteres davon ausgehen kann, dass die Unterlagen in 50 Jahren noch benutzbar und lesbar sind, darf man bei digitalen Unterlagen mit Gewissheit davon ausgehen, dass sie nicht mehr vorhanden oder zumindest nicht mehr brauchbar sein werden, wenn man sie in der Zwischenzeit nicht pflegt.

Als digitalen Nachlass bezeichnet man üblicherweise alles, was eine Person auf ihren eigenen elektronischen Geräten und Datenträgern sowie in Webanwendungen auf fremden Servern als Privatperson an Daten abgespeichert hat. Ebenso dazu gehören alle Rechte und Pflichten, welche eine Person in Bezug auf Anwendungen im Internet eingegangen ist. Unter Juristen scheint mittlerweile klar zu sein, dass der digitale Nachlass rechtlich genau gleich behandelt werden soll, wie ein «analoger» Nachlass und dass er jeweils an die rechtmässigen Erben übergeht. Zu beachten bleibt einzig, dass man bei vielen Webanwendungen, wie beispielsweise bei den Social Media mit der Anerkennung der Allgemeinen Geschäftsbedingungen viele Rechte an den eigenen Daten in diesen Anwendungen abgibt.

Die Schwierigkeiten, welche digitale Nachlässe verursachen, liegen weniger bei den juristischen Fragen als vielmehr bei organisatorischen und technischen Anforderungen. Um digitale Daten nutzen zu können, ist man immer abhängig von Hardware (Rechner und Datenträger), von Software (Programme und Anwendungen), welche die Daten lesen, darstellen und verarbeiten können, und zunehmend auch von Netzwerken, die den Zugriff auf die gespeicherten Daten erlauben. Mittlerweile wissen alle, wie schnell Geräte ausgewechselt und Software erneuert wird und wie schnell sich Web-Anwendungen ändern. Eine Lebensdauer von 5 Jahren einzuplanen erscheint heute bereits optimistisch. Normale Datenträger, die man 5 Jahre nicht angerührt hat, sind häufig nur noch mit Verlusten lesbar und viele 10-jährige Datenformate dürften ebenfalls nur noch unter Schwierigkeiten mit aktueller Software nutzbar sein. Auch in Webanwendungen gespeicherte Daten sind sehr gefährdet. Kein Anbieter solcher Anwendungen wird Garantien für den Erhalt der Daten abgeben. Auch wenn man den Eindruck hat, die eigenen Daten seien allgegenwärtig in der sogenannten Cloud verfügbar, ist der

Server, auf dem sie gespeichert sind, irgendwo auf der Welt an einem konkreten Ort in einem bestimmten Land unter einer bestimmten, meist fremden Jurisdiktion und sein Netzkabel kann jederzeit gekappt werden.

Damit überhaupt ein digitales Erbe mittel- und langfristig entstehen kann, müssen die Daten organisiert und gepflegt werden. Ein minimales persönliches Datenmanagement ist unabdingbar, bringt aber auch im Alltag Nutzen, indem man informationsgestützt viel konsequenter und nachhaltiger arbeiten kann. Das Befolgen von ein paar wenigen Regeln bringt schon sehr viel:

- Sich vor Datenverlust schützen, indem man mindestens drei Kopien auf mindestens zwei unterschiedlichen Datenträgern erstellt, die man an zwei verschiedenen Orten lagert.
- Abhängigkeiten reduzieren, indem man nur Anwendungen (auf dem lokalen Rechner und im Internet) benutzt, aus denen man seine Daten auch gesamthaft oder blockweise in Standardformate, die mit möglichst vielen anderen Programmen gelesen werden können, exportieren kann.
- Dateien in archivtauglichen Formaten abspeichern: Textdokumente als PDF oder besser in der Archivversion PDF/A, Bilddateien im Format TIFF und wenn möglich ohne verlustbehaftete Komprimierung, Tondokumente im WAVE-Format. Wichtige, aufbewahrungswürdige Emails kann man als PDF-Datei auf die Festplatte «ausdrucken».
- Die Dateiablage organisieren, indem man alle Dateien nach Aufgaben und Tätigkeiten bzw. Projekten ordnet. Da nur wenige Personen ausschliesslich digital arbeiten, sollte man der Einfachheit halber auch die nebenher bestehende Papierablage analog zur digitalen organisieren.
- Bewusst Metadaten vergeben, indem man zum Beispiel in Dokumenten und Dateinamen das Abschlussdatum einfügt, Versionen

nummeriert und aussagekräftige Dateinamen setzt. Das hilft den Status von Dokumenten und ganze Vorgänge später zu rekonstruieren.

- Die Dateiablage bewirtschaften, indem man abgeschlossene Dokumente laufend in archivtaugliche Formate umwandelt, indem man täglich die Dateien auf einen anderen Datenträger sichert (hierzu eignen sich Synchronisierungsprogramme gut) und indem man periodisch die Dateiablage aufräumt. Nicht alle Dokumente sind es wert, lange aufbewahrt zu werden und Dateien von abgeschlossenen Tätigkeiten oder Projekten sollte man in einen speziellen «Archivbereich» auslagern, den man nicht täglich zu sichern braucht.

Natürlich sind diese Regeln nicht perfekt und können keine hundertprozentige Garantie liefern, sie bilden aber die Basis für einen nachhaltigen Umgang mit digitalen Informationen.

Archive und Bibliotheken können künftige Nachlasser unterstützen, indem sie ihnen Empfehlungen und Anleitungen zum Umgang mit Informationen zur Verfügung stellen, so wie das zum Beispiel die Library of Congress tut.¹ Archive und Bibliotheken könnten aber auch Plattformen aufbauen und Einzelpersonen die Möglichkeit bieten, die aufbewahrungswürdigen Dateien bereits nach dem Abschluss von Projekten in ein digitales Depot hochzuladen, wo sie gesichert und gepflegt werden. Eigentums-, Zugriffs- und Nutzungsrechte können dabei nach den Grundsätzen der «analogen Welt» geregelt werden. Auch Privatfirmen haben digitale Depots als Geschäftsfeld entdeckt und bieten zum Teil ganz gute und hilfreiche Dienste an. Man muss sich bei ihnen aber bewusst sein, dass sie ihre Dienste innerhalb kurzer Fristen wieder einstellen können. Die meist staatlichen Archive und Bibliotheken wären da wesentlich beständiger und vertrauenswürdiger.

¹ <http://www.digitalpreservation.gov/personalarchiving/>

Technische Hürden bei der Langzeiterhaltung digitaler Nachlässe

HANSUELI LOCHER (NB)

Nachlässe enthalten oft Informationen, welche schon vor einiger Zeit abgelegt und seither nicht mehr aktiv bewirtschaftet wurden. Bei digitalen Daten bedeutet dies in der Regel, dass sie in einem Format vorliegen, welches zum Zeitpunkt der Ablage zwar üblich war, mittlerweile aber nicht mehr dem aktuell gültigen Standard entspricht. Daraus ergeben sich eine ganze Reihe von Herausforderungen.

Lesen des Datenträgers

Eine erste Hürde für die Archivierung stellen bereits die Datenträger dar. Ein gutes Beispiel für die Komplexität, welche sich dahinter verbirgt, ist das Lesen einer 3½-Zoll-Diskette. Solche Disketten, die in 1990er Jahren stark verbreitet waren, finden sich nicht selten in den Nachlässen. Da heutige Computer über keine Diskettenlaufwerke mehr verfügen, geht es als erstes schon mal darum, ein passendes Laufwerk zu finden. Damit ist das Problem aber noch längst nicht gelöst. Eine nächste Hürde ist das Anschliessen dieses Laufwerks an den Computer. Die Schnittstellen haben sich im Verlauf der Zeit verändert, so dass Stecker des Laufwerks und der Anschluss des Computers nicht mehr zueinander passen. Damit der Computer das Laufwerk erkennen und ihm die Befehle zum Lesen der Diskette erteilen kann, braucht es den passenden Treiber, das heisst eine spezifische Software, welche die Steuerung des Laufwerks übernimmt. Die letzte Herausforderung stellt dann die Formatierung der Diskette selber dar. Die unterschiedlichen Betriebssysteme (Windows/MS-DOS, Mac, Atari) formatierten die Disketten nicht auf die gleiche Art und Weise, so dass unter Umständen weitere Software notwendig ist, wenn der vorhandene Treiber die Diskette nicht lesen kann.

Wenn schliesslich die Folge von Bits und Bytes gelesen werden kann, aus welcher die digitalen Daten bestehen, ist aber noch nicht gewährleistet, dass diese Bitfolgen auch wieder in eine für den Menschen verständliche Form umgewandelt werden können. Dazu sind weitere Vorkehrungen notwendig.

Lesen von Dateiformaten

Das Umwandeln von Bitfolgen in für den Menschen verständliche Information ist Sache der Software. Das Programm «Word» sorgt beispielsweise dafür, dass die Bitfolge, welche in einer Datei mit der Endung .docx oder früher .doc abgelegt ist, als Text auf dem Bildschirm erscheint. Für jedes Dateiformat braucht es spezifische Software.

Der Lebenszyklus von Software ist relativ kurz. Mit der Entwicklung einer Software geht oft auch eine Veränderung des dazugehörenden Dateiformats einher. Nicht immer ist die neue Version einer Software in der Lage, Dateien einwandfrei zu interpretieren, die in einer früheren Version abgespeichert worden sind. So bereitet es «Word» zum Beispiel Schwierigkeiten, Tabellen aus alten doc-Dateien adäquat darzustellen. Für die Langzeitarchivierung bedeutet dies, dass es nicht ausreicht, allein über die dem Dateiformat entsprechende Software zu verfügen, diese muss auch in der richtigen Version vorhanden sein.

Daneben gibt es noch weitere Abhängigkeiten. Jede Software setzt bestimmte Betriebssysteme voraus, damit sie installiert und benutzt werden kann. Alte Versionen einer Software lassen sich nicht unter einem aktuellen Betriebssystem installieren. Wenn man also eine ältere Software installieren möchte, braucht es auch das ältere Betriebssystem. Das Betriebssystem seinerseits setzt eine bestimmte Hardware voraus. Ein altes Betriebssystem kann auf einem aktuellen PC nicht

ohne weiteres zum Laufen gebracht werden.

Archivierungsmassnahmen

Um all diesen Problemen begegnen zu können, gibt es für die Archivierung von digitalen Daten einige grundlegende Massnahmen:

- Die Daten müssen immer von ihrem ursprünglichen Datenträger in eine standardisierte Umgebung kopiert werden, in der sie sich einfach pflegen lassen. Wichtig sind dabei ein rascher und automatisierter Zugriff auf die Daten und eine standardisierte technische Dokumentation. Diese enthält zum Beispiel Angaben über das Dateiformat und die Version des Dateiformats. Eine wichtige Angabe ist auch die Checksumme, mit Hilfe derer später überprüft werden kann, dass keine willkürliche Datenveränderung stattgefunden hat. Diese Informationen sind nötig für spätere Datenerhaltungsmassnahmen. In der Regel wird im Zusammenhang mit dem Kopiervorgang auch gleich beschrieben, wie die Daten auf dem ursprünglichen Datenträger organisiert waren. Da davon ausgegangen werden muss, dass der ursprüngliche Datenträger längerfristig nicht mehr gelesen werden kann, würden sonst für die Forschung wichtige Angaben verloren gehen.
- Datenträger und Speicherumgebungen auf Servern altern. Mit der zunehmenden Alterung steigt die Fehleranfälligkeit und damit das Risiko eines Datenverlusts. Um diesem Risiko begegnen zu können, werden zwei Massnahmen getroffen. Einerseits werden stets mehrere Kopien der Daten auf verschiedenen Speichersystemen abgelegt. Andererseits kopiert man die Daten periodisch auf neue Speichersysteme um.
- Um den Bitstream auch längerfristig in für den Menschen

verständliche Information umwandeln zu können, gibt es zwei Strategien: Migration und Emulation. Bei der Migration werden obsoletere Dateiformate in offen dokumentierte Dateiformate mit einer möglichst langen Lebenserwartung umgewandelt. Bei Texten beispielsweise ist PDF/A ein solches Format. Bei der Emulation werden alte Computersysteme mittels Software auf neuen Systemen simuliert. Damit gelingt es, alte

Betriebssysteme und alte Software zu installieren, mit der die ursprünglichen Daten weiterhin gelesen werden können. Im Gegensatz zur Archivierung von Informationen auf Papier kann im digitalen Bereich nicht auf eine mehrere hundert Jahre alte Erfahrung zurückgegriffen werden. Die Archivinstitutionen lernen laufend dazu, tauschen sich aus und passen ihre Best Practices immer wieder den neuen Erkenntnissen an.

Papierausdrucke von digitalen Daten sind kaum eine sinnvolle Archivierungs-Alternative. Zum einen beraubt man die Forschung damit der Möglichkeiten, welche moderne, auf digitalen Daten basierende Analysemethoden eröffnen. Zum anderen liegen die Nachlässe selber immer weniger als reine Textdokumente vor, sondern enthalten einen Mix aus Texten, Bildern, Tondokumenten und Videos, für die das Speichermedium Papier kein adäquates Format mehr darstellt.

“L’archiviazione digitale a lungo termine è una delle sfide più grandi”

INTERVISTA A BARBARA SIGNORI,
RESPONSABILE E-HELVETICA (BN)

Come è nato e cosa si intende con e-Helvetica?

Nel 2001 la Biblioteca nazionale svizzera (BN) ha lanciato il progetto e-Helvetica per l’archiviazione a lungo termine di pubblicazioni digitali svizzere. Il lavoro di sviluppo effettuato sia a livello tecnico e sia nell’ampliamento della collezione ha fatto sì che dal 2012 e-Helvetica sia diventato un servizio all’utenza della BN a tutti gli effetti.

Cosa racchiude e qual è il corpus di e-Helvetica?

e-Helvetica (www.e-helvetica.nb.admin.ch) dà accesso alle collezioni digitali della BN e racchiude siti web di cultura generale svizzera, e-books, periodici, dissertazioni universitarie e pubblicazioni ufficiali *born digital*, come pure alcuni documenti originariamente pubblicati in forma stampata ed in seguito digitalizzati.

Quali sono i compiti del Servizio e-Helvetica?

Il Servizio e-Helvetica ha il compito di raccogliere i materiali digitali, di catalogarli, di garantirne un’archiviazione a lungo termine e di metterli a disposizione. Questi quat-

tro compiti sono interdipendenti e vengono eseguiti all’interno dello stesso team, ma il tutto non sarebbe possibile senza il Servizio Archiviazione digitale che coadiuva il Servizio e-Helvetica nell’adempimento tecnico di questi compiti. Con e-Helvetica siamo solo agli inizi e ciò presuppone una continua ricerca per superare le sfide che si presentano.

Ci sono molte sfide, un mondo digitale in continua evoluzione e molti servizi coinvolti, logico aspettarsi che il continuo sviluppo di e-Helvetica avvenga su più livelli.

Esattamente. Senza pensare troppo in grande, già all’interno del nostro stesso servizio ci sono più livelli. A questo proposito si vedano per esempio i differenti metodi per collezionare i siti web, le riviste digitali e gli e-books. Inoltre, bisogna rapportarsi e adeguarsi agli standard multimediali, come l’utilizzo del formato e-pub, indicato per la pubblicazione di libri digitali. Come si può ben vedere lo sviluppo si inserisce all’interno di più campi, poiché applicato sul lato tecnico, sul contenuto delle pubblicazioni, come pure sui formati per la messa a disposizione pubblica.

L’evoluzione dei sistemi di archiviazione digitale è in continuo sviluppo

per poter restare al passo non solo con la tecnologia, ma anche con la modalità del flusso di informazioni online. Come ci si pone, ad esempio, nei confronti di un social network?

I social network rientrano nella categoria dei siti web e l’idea è ovviamente quella di collezionarli, ma sono per ora esclusi dall’archiviazione sia perché l’accesso necessita spesso una password, come pure per ragioni legate al copyright. Infatti quando ci sono più persone coinvolte, per procedere all’archiviazione bisognerebbe richiedere il permesso ad ogni singola persona che interviene. C’è la volontà di sistemare questo aspetto, ma al momento ci mancano le basi legali che sono invece presenti in altri paesi. Allo stato attuale, vige la disposizione del *fair use* americano. Ciò significa che informiamo il proprietario del sito web della nostra intenzione di collezionare il sito e, a meno di una risposta negativa, si presume che venga permesso al nostro robot di monitorare e archiviare il sito in questione.

Il robot svolge quindi un ruolo centrale nel collezionare, ma più precisamente come funziona?

Il tutto si sviluppa in due fasi: dapprima il robot prende tutti i dati presenti in un URL, quindi includendo

pure le varie sottopagine di un sito. In un secondo momento, l'interfaccia Wayback rende la copia fatta, che potrà essere consultata. In certi casi però la copia differisce dall'originale o per un errore di presa del robot oppure per un'incapacità del sistema a rendere il sito con l'esatta configurazione.

Quindi l'autenticità di un documento è destinata a sparire e si potrà consultare sempre una copia, ma mai l'originale?

Sì, con il digitale l'originale vero e proprio, il documento autentico non si avrà, poiché si prende sempre una copia. Questo vale per tutti i tipi di oggetti digitali. Più che di originale si può parlare di copia autentica. C'è però da dire che il nostro obiettivo non è salvare solamente il testo presente in una pagina, ma è importante il *look and feel*, ovvero le caratteristiche percepite sia in termini di apparenza visiva che di modalità di interazione. Quindi ci interessa il contenuto a tutto tondo: l'aspetto, il testo, le immagini e la struttura della pagina.

Per quanto riguarda i supporti e il problema dell'obsolescenza, com'è la situazione?

Le pubblicazioni digitali si dividono in online e offline. Per le problematiche legate ai supporti offline, più che i DVD o i CD-Rom ancora oggi facilmente leggibili, è sintomatico l'esempio dei floppy disc. Nel 2003 abbiamo fatto copiare il contenuto dei floppy disc in nostro possesso in un file

system su disco duro. Dei dati conservati in questi floppy disc, il 90% sono stati letti, mentre il 10% non era già più leggibile. È facilmente ipotizzabile che la percentuale di leggibilità di quanto salvato sia scesa rispetto a quella del 2003.

La salvaguardia della leggibilità è però un problema che tocca anche i documenti online. In un periodo di continue evoluzioni tecnologiche, come ci si adopera per una conservazione a lungo termine di documenti dipendenti da software o da sistemi operativi?

L'archiviazione a lungo termine è una delle sfide più grandi. Per questo sono necessari i metadati (ndr. informazioni bibliografiche, amministrative, legali (es. diritto d'accesso) e tecniche, che descrivono il contesto di riferimento di un documento online come ad esempio il formato, la versione del formato e la versione del software). I metadati inseriti nel sistema assieme agli oggetti digitali dal 2007 ad oggi sono salvati e recuperabili. Dunque, le informazioni per l'archiviazione a lungo termine ci sono. Quello che manca al momento è un sistema che supervisioni il tutto, un sistema che ci avverta non appena alcuni file sono in procinto di diventare obsoleti. A questo punto, la segnalazione permetterà di decidere se effettuare una *migrazione*, effettuando un cambiamento minimo al formato in uso, oppure un'*emulazione*, replicando le funzioni di un sistema su un altro sistema differente dal primo.

La conservazione digitale è un processo dinamico che presuppone una continua attività di sperimentazione e di ricerca dai costi non indifferenti. Lo scambio di informazioni e la comunione di intenti assume logicamente un ruolo centrale. Come viene coordinata la ricerca dell'archiviazione digitale a livello nazionale e internazionale?

Sia nello specifico dell'archiviazione a lungo termine, come pure per studi più generali, la BN (ma anche altre biblioteche nazionali) non si muove mai da sola, ma cerca la collaborazione di partner. A livello nazionale collaboriamo con le biblioteche cantonali e universitarie, soprattutto per collezionare i documenti e le informazioni. Per la ricerca, si guarda più ai progetti internazionali. Ad esempio, i sistemi sviluppati nell'ambito di progetti dell'Unione Europea vengono ripresi dalle diverse biblioteche nazionali. Inoltre c'è l'IIPC (International Internet Preservation Consortium) che si focalizza sulle sfide nell'archiviazione del web e iPres (International Conference on Digital Preservation), una conferenza annuale che richiama una grande comunità internazionale di esperti del campo che si concentrano sulla ricerca scientifica dell'archiviazione e la salvaguardia del digitale. Prendo regolarmente parte a queste conferenze e posso dire che per la BN è sicuramente un grande onore poter ospitare il prestigioso convegno di iPres a Berna nell'ottobre 2016.

The blog of my grandfather¹ – Die Bedeutung von Webarchiven

URSULA RUCH (SLA)

¹ Zitat aus «Archiving the Internet, International Internet Preservation Consortium (IIPC)» (2011), in dem Stimmen aus aller Welt erklären, warum wir das Internet archivieren müssen: <http://www.nb.admin.ch/aktuelles/03147/03569/03861/index.html?lang=de>

Wenn Sie im Internet recherchieren, endet die Suche manchmal abrupt: *404 Not Found*. Die Ressource, meist eine Website, ist nicht mehr abrufbar, weil sie umbenannt oder gelöscht worden ist. Websites sind überraschend kurzlebig, eine Erhebung beziffert die durchschnittliche Dauer mit sieben bis elf Wochen, und dies ist

oft beabsichtigt: Gerade ereignisbezogene Webauftritte werden nicht für die Ewigkeit ins Live Web gestellt.

Das Stichwort ist e-Helvetica. Auf der Website der Schweizerischen Nationalbibliothek findet man unter diesem Eintrag eine ausführliche Dokumentation über den Aufbau einer «Sammlung von landeskundlich

relevanten Websites zur Schweiz», deren Ziel die langfristige Erhaltung des «geistigen Online-Kulturguts» ist. Das ist Webarchiv Schweiz, eine selektive Auswahl von Websites. Sie werden in Form von Kopien im «digitalen Langzeitarchiv der Nationalbibliothek» gespeichert. Weil Websites mit längerer Lebensdauer mehrheitlich dynamisch sind, d.h. kontinuierlich verändert werden, sammelt und speichert Webarchiv Schweiz diese in Zeitschnitten – vergleichbar mit der Anschaffung von jeder Neuauflage eines bestimmten Buches. So kann im Rückblick der Wandel einer Website nachverfolgt werden.

Die digitale Sammlung ist über das Zugriffssystem e-Helvetica (www.e-helvetica.nb.admin.ch) zugänglich, allerdings nur eingeschränkt: Während die Metadaten frei zur Verfügung stehen, können die eingesammelten Zeitschnitte von Websites nur an dafür eingerichteten Abfragestationen in der Nationalbibliothek und in den Partnerinstitutionen von Webarchiv Schweiz eingesehen werden.

Das Literaturarchiv leistet seinen Beitrag zu Webarchiv Schweiz, indem es seit 2010 für das Fachgebiet Schweizer Literatures Websites zum Einsammeln vorschlägt. Von primärem Interesse sind die web-spezifischen Online-Publikationen. Diese haben keine Entsprechung in den Printmedien. Der Fokus liegt seit Sammlungsbeginn auf sieben Themenkreisen: Websites von und über Schweizer Autorinnen und Autoren, Websites von literarischen Vereinen, Gesellschaften, über Editi-onsprojekte und zu Preisen im Bereich Literatur und literarische Vermittlung sowie sogenannte E-only-Zeitschriften und veranstaltungsbezogene Websites.

Gesammelt wird nur, was dafür freigegeben wird: Bevor eine vorgeschlagene Website archiviert wird, erhalten die Rechte-Inhaberinnen und -Inhaber eine Information über Webarchiv Schweiz und damit die Möglichkeit, das Einsammeln ihres

Webauftritts abzulehnen. Was nur vereinzelt eintrifft, hingegen flattern ab und zu erfreute Antworten in die Mailbox von Webarchiv Schweiz.

Die Mehrheit der bis heute vorgeschlagenen Websites zu literarischen Akteuren und Themen für die Schweiz des 20. und 21. Jahrhunderts machen die sogenannten Auto-rent-homepages aus. Mit dieser multimedialen Visitenkarte können Autorinnen und Autoren sich und ihre künstlerische Arbeit selbstbestimmt im Internet präsentieren. Auch Informationen über verstorbene Autorinnen und Autoren sind zu finden, beispielsweise unter www.ludwighohl.ch und <http://carl-alfred-loosli.ch>. Eine Auswertung von derartigen Internetplattformen könnte interessante Einblicke in Rezeption und Wertschätzung von älteren literarischen Werken im Web geben, denn nach «vergessenen» Autorinnen und Autoren sucht man auch im Web vergebens, es sei denn, Private oder Stiftungen engagierten sich für sie.

Von Interesse sind weiter oben erwähnten veranstaltungsbezogene Webauftritte, die den aktuellen Literaturbetrieb dokumentieren. Kennen Sie www.werliestwo.ch (dreisprachig) oder www.zuerich-liest.ch?

Da die Sammeltätigkeit nicht auf .ch begrenzt ist, können auch Websites aus den Nachbarländern angemeldet werden. Gerade im Bereich von digitalen Zeitschriften ist dies von Interesse, wo Werke – oder Kritiken dazu – aus der Schweiz im Kontext der jeweiligen Sprachgruppe publiziert werden:

www.nachtkritik.de bietet zum Beispiel Kritiken zu Theaterstücken auf deutschsprachigen Bühnen, gleich am Tag nach der ersten Aufführung.

Wie eingangs erwähnt, wird selektiv gesammelt. Aus Gründen der Quantität einerseits, andererseits spielt die Qualität eine grosse Rolle, wobei ästhetische Kriterien weitgehend beiseite gelassen werden. Grenzen setzen zudem technische und rechtliche Vorgaben; in beiden Bereichen wird intensiv an Lösungen

gearbeitet. Digitale interaktive Kommunikationskanäle wie Facebook-Konten oder Blogs beispielsweise können zurzeit aus persönlichkeitsrechtlichen Gründen nicht eingesammelt werden, da sie in der Regel Einträge von mehr als einer Person enthalten. Noch scheinen viele Schweizer Autorinnen und Autoren die Website den sozialen Netzwerken vorzuziehen – der Aufwand für den Unterhalt des Facebook-Kontos oder Blogs ist ungleich grösser. Trotzdem, eine Öffnung für Webpublikationen dieser Formate ist meines Erachtens in Zukunft unumgänglich, wenn das Literaturarchiv dem Sammelauftrag gerecht werden will. Denn Facebook und Blogs, diese virtuellen Tagebücher, die auch Notizheft, schriftlicher Meinungsaustausch mit Bekannten und Unbekannten oder kommentierte Fotoalben sein können, sind nur der Anfang: Technikaffine Autorinnen und Autoren werden, diese Annahme liegt auf der Hand, zunehmend Interesse an verschiedensten Formen der digitalen Literatur zeigen. Ein grosses Experimentierfeld bietet sich an: Die traditionelle Linearität des Textes kann mit Hyperlinks und multimedialer Gestaltung aufgebrochen werden (was Autoren wie Laurence Sterne gewiss erfreut hätte), in der sogenannten Netzliteratur, die in Mitschreibeprojekten entsteht, kann die Autorschaft vervielfältigt bis anonymisiert werden, indem Leserinnen zu Autorinnen und Autoren zu Lesern werden und die Story gemeinsam entwickeln, etc.

Solch webbasierte interaktive literarische Formen verlangen nach einer neuen Art der Wahrnehmung und stellen auch eine Herausforderung für die Wissenschaft und die Ausbildungsinstitutionen dar. Sorgfältig betreute Sammlungen wie Webarchiv Schweiz könnten in Zukunft der literatur- und kulturwissenschaftlichen Forschung Hand bieten, indem sie einen reichhaltigen und stetig wachsenden Korpus an auszuwertenden medialen Ausdrucksformen zur Verfügung stellen.

Le dépôt légal de l'internet à la Bibliothèque nationale de France : entre représentativité et sélection documentaire

CLÉMENT OURY (BNF)

La maturation d'un « web patrimonial »

Depuis le milieu des années 1990, c'est-à-dire quelques années seulement après la naissance du web, se développent les principes et les méthodes d'un archivage à des fins patrimoniales¹ : les publications en ligne, au statut éphémère et fragile, sont autant de ressources qu'il s'agit de faire entrer dans des collections publiques et de préserver à destination des générations futures... ou de ceux qui voudront, d'ici quelques années, consulter les documents qui auront déjà disparu.

À la Bibliothèque nationale de France (BnF), cet objectif est poursuivi dans le cadre pluriséculaire du dépôt légal qui, dès 1537, édicte que toute publication produite ou diffusée en France doit entrer dans les collections nationales. Depuis cinq siècles, ce dispositif juridique s'est adapté aux différentes évolutions du monde éditorial : après les imprimés, les estampes, le son, la vidéo, ou encore les logiciels se sont vus soumis au dépôt. Les premières réflexions relatives à la prise en compte du caractère patrimonial de l'internet en France datent de la fin des années 1990, sous l'influence d'organismes novateurs comme la fondation américaine Internet Archive ou les bibliothèques nationales de Suède et d'Australie. En 2002, la BnF collecte les sites relatifs aux élections qui voient la victoire de Jacques Chirac et l'éviction de Lionel Jospin. En parallèle de ces expérimentations techniques,

la loi mûrit lentement : enfin, le 1^{er} août 2006, le Parlement se prononce en faveur d'un « dépôt légal des signes, signaux, écrits, images, sons ou messages de toute nature faisant l'objet d'une communication au public par voie électronique² ».

Au vu de l'immensité du périmètre à couvrir, deux institutions sont chargées de ce dépôt, dans la continuité de leurs missions respectives : l'Institut national de l'audiovisuel (INA) se voit confier les sites de radio et de télévision, à la BnF revient l'ensemble des autres sites de l'internet français. Ce dispositif juridique, désormais intégré dans le code du patrimoine, permet à ces institutions patrimoniales d'archiver l'ensemble des publications en ligne. En revanche, il comporte un important revers du point de vue de l'accès : pour des raisons de respect de la propriété intellectuelle, mais aussi par souci de protection des données personnelles, les collections sont uniquement accessibles dans les salles de recherche des établissements dépositaires ainsi que de leurs principaux partenaires en région.

Le dépôt légal de l'internet : un cycle complet, de la sélection à la conservation

Ainsi, en matière juridique, c'est la continuité qui prime. Cependant, les modes d'entrée changent : même si l'on parle toujours de dépôt, les organismes dépositaires mettent en œuvre des procédures de collecte. La BnF comme l'INA utilisent la technologie des « robots » : il s'agit en fait de logiciels qui, à partir d'une liste d'adresses URL qui leur est indiquée, parcourent le web de lien en

lien pour découvrir et capturer les contenus qu'on les a chargés de moissonner.

À la BnF, les données collectées sont ensuite indexées pour permettre une navigation « temporelle » dans les archives du web. En saisissant l'adresse URL du site que l'on recherche, le lecteur peut accéder à ses différentes strates, c'est-à-dire à son état aux différents moments où il a été capturé. Pour une date choisie, il peut ensuite effectuer une navigation « spatiale », en surfant sur les sites voisins comme l'aurait fait un internaute à l'époque – à condition bien entendu que les contenus demandés aient été capturés.

Enfin, les ressources archivées sont versées dans l'entrepôt de préservation numérique de la BnF, le système SPAR (système de préservation et d'archivage réparti). Pour garantir la sécurité « physique » des collections numériques, les données sont copiées à l'identique sur plusieurs sites distants ; d'autre part, le format dans lequel elles sont encodées est identifié automatiquement et cette information est conservée pour permettre les futures opérations de préservation – précaution essentielle tant les formats des fichiers sur le web sont multiples et susceptibles d'obsolescence.

La plupart des outils utilisés par la BnF ont été réalisés dans le cadre du consortium international pour la préservation de l'internet : l'IIPC, fondé en 2003, regroupe aujourd'hui une cinquantaine d'institutions patrimoniales et de recherche sur les cinq continents. Le développement en coopération des outils nécessaires à l'archivage du web est effectivement l'un des objectifs majeurs du consortium. L'échange de principes et de bonnes pratiques en matière de sélection documentaire en est un autre ; dans ce domaine en revanche, l'uniformité

¹ Les publications relatives au dépôt légal de l'internet à la BnF sont recensées dans une « bibliographie sélective » : http://www.bnf.fr/documents/bibliographie_dl_web.pdf.

² Voir www.bnf.fr/fr/professionnels/depot_legal_definition/i.depot_legal_loi/s.depot_legal_loi_code.html.

n'est pas de mise car chaque institution choisit son propre modèle d'archivage.

Les paradoxes d'un dépôt légal partiellement sélectif

En matière de web, l'exhaustivité – but originel du dépôt légal – n'est plus un objectif accessible : il n'est pas possible de capturer chaque site à chaque mise à jour. La BnF vise donc la représentativité : il s'agit de constituer une image, un « instantané » de l'internet français, qui prenne en compte tous les types de publications (du site officiel à la plate-forme de diffusion de vidéos ou aux parties publiques des réseaux sociaux), et tous les contenus, du plus sérieux au plus dérisoire.

À cette fin, la BnF conjugue deux modèles de collecte : le premier est la collecte « large », réalisée une fois par an, qui concerne tous les sites qui ont été automatiquement identifiés comme français – soit plus de

quatre millions à ce jour. Les collectes « ciblées » en revanche concernent des sites à capturer plus fréquemment (jusqu'à une fois par jour) ou plus profondément (jusqu'à plusieurs centaines de fichiers par domaine) ; il peut également s'agir de ressources à collecter en raison de leur lien à un événement donné (élections, festivals, rencontres sportives...). Ces sites-là, près de trente mille à ce jour, sont identifiés individuellement, soit par des bibliothécaires de la BnF (une centaine d'agents de la BnF, répartis dans les différents départements thématiques, participent à la sélection), soit par des partenaires (bibliothèques, centres d'archives, laboratoires de recherche). Prenons l'exemple de la littérature contemporaine : le département Littérature et art a identifié des sites de référence en matière d'analyse ou de critique, il a également collaboré avec l'Association pour l'autobiographie³ pour recenser plusieurs centaines de

blogs, équivalents en ligne des journaux personnels⁴.

Le « modèle intégré » adopté à la BnF vise donc à conjuguer les avantages de la logique du dépôt légal (constituer un « miroir » de la production et de la consommation culturelles françaises) et ceux de la sélection documentaire (conserver les pans les plus dynamiques et novateurs de l'internet). Comparée à ses homologues internationaux, la BnF se situe donc à mi-chemin, certaines institutions reposant exclusivement sur des collectes automatiques, tandis que d'autres ne conservent que les segments qu'ils jugent les plus essentiels de leur web national. L'expérience de l'archivage du web montre ainsi qu'au-delà des moyens techniques et des ressources mis à disposition, ce sont le cadre juridique, les missions et les traditions scientifiques qui priment dans la constitution des collections nationales.

Régime juridique des archives numériques des utilisateurs du web stockées par des entreprises privées

SÉBASTIEN FANTI (AVOCAT)

Introduction

Lorsque je me remémore la période durant laquelle il m'a été offert le privilège de lire et de décortiquer l'ouvrage prophétique de Georges Orwell *1984*, différentes questions surgissent immédiatement. Qu'est-ce qui a pu générer une telle réflexion, une prospection d'une rare intensité, finesse et justesse ? Quels facteurs ont été déterminants pour l'anticipation, substantifique moelle de cet ouvrage ? En bref, comment a-t-il fait, alors que la technologie n'était encore qu'à ses soubresauts, à l'aune de la fulgurance actuelle ? Si Orwell était encore parmi nous aujourd'hui, il aurait à sa disposition une friche de prédiction extraordi-

naire. Son atrabile demeurerait certainement identique à ce qu'il nous a légué : l'abhorration de toute forme de totalitarisme déshumanisant. Albert Einstein, un autre visionnaire, disait en 1921, qu'« *il est hélas devenu évident aujourd'hui que notre technologie a dépassé notre humanité* ». Lui aussi serait certainement interloqué devant la profusion de domaines de la vie courante où la cohabitation engendre des difficultés croissantes.

Sans avoir la prétention de, ne serait-ce qu'effleurer, la virtuosité de

ces auteurs et acteurs majeurs du xx^e siècle, il convient de nous interroger sur les défis qu'engendre la planétisation du numérique, laquelle à l'instar d'une machine de Gramme a donné naissance à un *iWorld*, dont on peine à imaginer tant les limites, que les écueils. Dans ce contexte, les archives numériques sont, à l'évidence, une source intarissable pour les géants du Web et elles peuvent à l'ère de l'Open Data constituer un enjeu économique majeur. Il paraît utile de rappeler que ce sont les gouvernements qui ont, les premiers, recueilli des informations à large échelle. Leur somme excède celle des données stockées par des acteurs majeurs du secteur du web et leur diffusion n'est pas sans danger. Le recoupement des bases de

³ <http://autobiographie.sitapa.org/>.

⁴ Sur ce sujet, voir Gildas Illien, « Les mémoires de la Toile, l'archivage d'Internet à la BnF », dans *La Faute à Rousseau*, n° 45, 2007.

données publiques permet d'établir aisément un lien avec un individu. Le risque de compromission de la sphère privée est encore accru si une combinaison intervient avec les données du Big Data (paiement, téléphone, réseaux sociaux...). Finalement, une fois que les données publiques telles que les archives sont offertes en libre accès, il n'existe plus de pouvoir effectif de contrôle.

Le contexte actuel (Big Data World ou le déluge annoncé des données)

Le Big Data (ou *données massives*) désigne la collecte, l'exploration et l'analyse de grandes masses de données. Des chiffres, des textes ou des images, mais aussi des gènes, des étoiles, des particules ou des traces de trafic routier... Les Big Data se réfèrent à ce qui peut être accompli à grande échelle et ne peut pas l'être à une échelle plus petite, en matière d'extraction de nouvelles connaissances ou de création de nouvelles formes de valeur, avec impact sur la transformation des marchés, des organisations, de la relation entre les citoyens et les gouvernements, et bien plus encore¹. À titre exemplatif, Google traite quotidiennement plus de 24 pétaoctets de données (24 millions de milliards d'octets ou environ 200 millions de milliards de bits). Ces données sont le pétrole du XXI^e siècle.

Le Préposé à la protection des données et à la transparence a déclaré vouloir s'atteler à cette problématique². Il craint en effet « *le fait que, grâce aux algorithmes, l'on puisse désormais combiner des bases de données entre elles pour*

dresser le portrait d'un individu et prédire son comportement et ses besoins futurs ». Cette lutte contre le volume exponentiel des données générées par les réseaux sociaux, la téléphonie ou tout simplement Internet est inégale, respectivement ambiguë. Chacun reconnaît que le Big Data peut s'avérer un facteur de progrès, par exemple en permettant une analyse en temps réel de l'évolution d'une maladie infectieuse. Le paradigme consiste donc à faire coexister les avantages indéniables mis en exergue et une sphère privée intacte. Et à éviter la dictature des données, car celles-ci, ne l'oublions jamais, ne reflètent pas toujours la réalité.

Les limites légales en droit suisse

Il existe différentes normes qui peuvent trouver application dans un contexte tel que celui qui vient d'être exposé. Toutefois, ces règles sont limitées par le principe de territorialité. Cela signifie concrètement que la société contre laquelle vous entendez agir doit avoir un siège en Suisse pour que la démarche soit couronnée de succès (ce qui n'est pas le cas de Facebook par exemple). L'effectivité de la protection s'en trouve évidemment substantiellement réduite.

Il s'agit tout d'abord d'une règle (article 13 de la Constitution fédérale) qui figure dans notre charte fondamentale et qui garantit le droit au respect de la vie privée en ces termes : « *toute personne a le droit d'être protégée contre l'emploi abusif des données qui la concernent* ». Tout est dit. Mais rien n'est concrétisé. Cette règle n'a pas de portée absolue et elle doit se concilier avec la liberté d'expression et la liberté des médias qui ont aussi rang constitutionnel. Une pesée des intérêts en cause devra être diligentée entre la nécessité d'information et les droits de la personne intéressée ; il faudra également examiner si les objectifs poursuivis par l'auteur, de même que les moyens utilisés sont dignes de protection.

S'agissant des relations entre les particuliers, les articles 28 et suivants du Code civil trouvent application en cette matière. Ils permettent de proscrire, juguler et sanctionner en espèces sonnantes et trébuchantes les violations de la sphère privée qui inclut le secret de la correspondance électronique. À titre exemplatif, ils pourraient être invoqués par une personne qui souhaite obtenir la suppression d'un article de journal litigieux publié sur un blog.

Une disposition de la loi fédérale sur la protection des données (art. 15 LPD) vient compléter l'arsenal législatif, si la publication de faits qui relèvent de la sphère privée peut être considérée comme un traitement de données personnelles. Le demandeur peut alors requérir la rectification ou la destruction des données. La diffusion d'informations véridiques peut s'avérer problématique, quand les personnes intéressées ne veulent pas les voir publiées (faillite, appartenance à une secte, condamnation, etc.).

Conclusions prospectives

Actuellement, la cuirasse des règles juridiques exposées ne permet pas de garantir une protection efficace du citoyen contre les phagociteurs de données que sont Facebook, Google ou encore de manière générale Internet. Cette défaillance a permis à ces world company d'occuper le terrain, ce qui signifie de capter toutes vos données. Mais il y a plus. Ces opérateurs globaux tentent d'imposer des conditions générales comportant des règles très libérales qui impliquent de facto une renonciation à la protection offerte par nos normes (avec par exemple la nécessité d'ouvrir une action aux USA pour Facebook). Cette privatisation du droit doit faire rapidement l'objet d'adaptations législatives. Une loi-cadre technologique pourrait permettre de pallier les manques les plus criants. À défaut, il faudra apprendre à vivre avec moins de sécurité et de prévisibilité juridiques.

¹ Viktor Mayer-Schönberger, Keneth Cukier, *Big Data, la révolution des données est en marche*, Robert Laffont, Paris, 2014, p. 15.

² *Le Temps* du 6 mai 2013, « On ne mesure pas l'impact du Big Data sur la sphère privée », http://www.letemps.ch/Page/Uuid/9b77f946-b581-11e2-abad-bb9758babf60/On_ne_mesure_pas_l'impact_du_Big_Data_sur_la_sphère_privée.

[Informationen | Informations | Informazioni | Infurmaziuns]

Literatur – Verlag – Archiv

Tagung im Schweizerischen Literaturarchiv in Bern, 14./15. November 2013

IRINA SCHUBERT (SLA)

Das Schweizerische Literaturarchiv (SLA) hat mit dem Erwerb und der laufenden Erschliessung zweier wichtiger Deutschschweizer Verlagsarchive – Arche und Ammann – den Grundstein zu einem neuen Schwerpunkt gelegt. Obwohl Teilbestände von Verlagsarchiven im SLA bereits seit dessen Gründung 1991 gesammelt worden sind, werden sie erst seit kurzem als eigenständige Archive integral erworben. Nicht nur die Dokumente, die sich den Personenarchiven und -nachlässen zuordnen lassen, sind für das SLA und die Forschung interessant, sondern auch die materiellen Spuren der Verlagshäuser als Knotenpunkte von Herstellung, Vervielfältigung und Vertrieb von Büchern und Literatur überhaupt.

Nach den einleitenden Worten von Elena Balzardi, Vizedirektorin der Schweizerischen Nationalbibliothek, und Irmgard Wirtz, Leiterin des SLA, wurde die Tagung zunächst mit zwei Überblick bietenden Vorträgen eröffnet. **Rainer Diederichs** präsentierte, als Allrounder in der Buch- und Literaturszene, die Schweizer Verlagslandschaft ab 1945. **Klaus G. Saur** folgte mit einer historischen Schau über die Entwicklungen der wichtigen deutschen Verlage S. Fischer, Kurt Wolff, Rowohlt und Suhrkamp. Es zeigte sich unter anderem die zentrale Bedeutung von deutschen Verlagen für die Deutschschweizer Literatur.

Wie wichtig die Figur des Verlegers für den Autor und sein Schaffen

ist, veranschaulichten die nächsten beiden Vorträge. **Peter Stocker** zeigte dies mit Robert Walser in Bezug auf die Verlage Insel und Suhrkamp und stellte sich in einem Gedankenexperiment vor, wie Walsers schriftstellerische Laufbahn, geprägt von grosser Unsicherheit, durch stärkere Verlagsbindung linearer und vielleicht sogar produktiver verlaufen wäre.

Anhand von Dürrenmatts Verlagswechsel von Arche zu Diogenes legte **Ulrich Weber** dar, dass ein guter Verleger nicht nur einfühlsamer und begeisterter Freund, sondern zudem professioneller und erfahrener Geschäftspartner sein muss, um seinem Autor Erfolg zu verschaffen.

Am Abend stand ein Podiumsgespräch mit **Egon Ammann** auf dem Programm. **Verena Auffermann** sprach mit ihm über den gleichnamigen Verlag, den er 1981 mit seiner Partnerin, Marie-Luise Flammersfeld, in Zürich gründete. Der Ammann Verlag zeichnete sich durch das Aufspüren wichtiger Schweizer Schriftsteller aus, bot aber auch ein internationales Sortiment und ausgezeichnete Übersetzungen an (man denke etwa an Swetlana Geiers Neuübersetzungen der Werke Dostojewskijs). Autoren wie Wole Soyinka, Fernando Pessoa oder Ossip Mandelstam entdeckten der gebürtige Berner und seine deutsche Partnerin für das deutschsprachige Publikum. Geleitet wurden sie dabei von dem Bedürfnis, andere an den erzählten Welten, die man sich durch das Lesen angeeignet habe, teilhaben zu lassen sowie der Faszination an der Materialität des gedruckten Buchs.

Ammanns verlegerischer Werdegang begann 1966 mit dem Kandeler Verlag. Nach dessen Liquidierung übernahm er die Geschäftsführung

der Zürcher Filiale von Suhrkamp, die Unseld ihm bedingungslos angeboten hatte. Das Verhältnis zwischen den beiden «Sonnenkönigen» (so Auffermann) war allerdings nicht immer einfach. Schliesslich schied sie der literarische Geschmack. So kam es zur Gründung eines eigenen Verlages, in dessen rund 30 Jahren umfassenden Buchproduktion Ammann und Flammersfeld Literatur und Kunst zur Einheit brachten.

Die Spuren dieser Arbeit lassen sich bald im SLA einsehen. Besonders lohnenswert sei sicherlich die Korrespondenz, so Auffermanns Vermutung, z. B. den rund 20 Ordner umfassenden Brief- und Mailwechsel zwischen Ammann und Thomas Hürlimann, in dem sich nicht nur viel über den Schriftsteller erfahren lasse, sondern bestimmt auch einiges zum Verleger.

Nach dem unter dem Titel *Verlagsgeschichten* zunächst eher historisch ausgerichteten Programm ging es mit dem Schwerpunkt auf *Verlagsarchiven* weiter. Auftakt gab **Magnus Wiedland** mit seiner «Kritik der Verlagsarchive». Er stellte, nicht ohne Augenzwinkern, zehn Thesen zur Charakterisierung von Verlagsarchiven auf, mittels derer er zur Schlussfolgerung gelangte, dass sie operative, direktive, distributive, koordinative, konnektive, kollaborative, polygraphische, administrative, reflexive und damit in jeder Hinsicht attraktive Archive seien.

Martin Zingg, Georg Gerber, Benedikt Tremp und **Jan Bürger** bestätigten diese These anhand ihrer Untersuchungen der Verlagsarchive Walter (das kürzlich ebenfalls an das SLA gelangte), Arche und Suhrkamp und zeigten mit einigem Anschauungsmaterial ihre vielversprechende Reichhaltigkeit für die Literaturgeschichte.

Weiter ging es mit dem dritten Stichwort der Tagung, dem *Verlag*. **Uwe Wirth** entwarf, in Anlehnung an den poststrukturalistischen Ansatz von Barthes und Foucault, einen Begriff des Lektors, der als kritisch (ökonomisch) lesender Partner dem Autor helfe, den Prätext so(-lange) umzuschreiben, bis er den Status des veröffentlichungswürdigen Textes erreicht habe. Damit bewege er sich zwischen Leser, Autor bzw. Schreiber und Editor und lasse sich keiner dieser Instanzen endgültig zuordnen.

Die folgenden Gespräche konnten an das Thema der *Verlagsarbeit* anknüpfen, wenn auch unter einem ganz anderem Blickwinkel: dem der Praxis. **Renate Nagel** und **Friederike Kretzen** unterhielten sich über ihre gut eingespielte, kurz unterbrochene aber letztlich erfolgreiche Arbeitsbeziehung. Sie betonten auch die gegenseitige Abhängigkeit von Verlegerin bzw. Lektorin und Autorin, die sich z. B. im Werben Nagels um Kretzen äusserte, als diese den Verlag wechseln wollte.

Urs Engeler besprach mit seinem Grafiker **Marcel Schmid** die Strategien der grafischen Gestaltung eines Buches, das im Schaufenster auffallen, zumindest Interesse wecken soll, gleichzeitig aber auch dem Inhalt gerecht werden muss und diesen nicht überstrapazieren darf. Vertrauen in den Text, der auch ohne opulenten Gestaltungsmittel wirken kann, führte zum typografisch schlichten Auftritt der *Urs Engeler Edition*, der schliesslich, zunächst gar nicht intendiert, zu einer Art «corporate identity» wurde. Im Gespräch der Verleger(innen) **Sabine Dörlemann**, **Susanne Schenzle** und **Rainer Weiss** wurde deutlich, dass je nach Persönlichkeiten der Verlagsleiter und -mitarbeiter aber auch je nach Grösse eines Verlages andere Visionen und Ziele verfolgt, Beziehungen gepflegt, mit anderen Problemen gekämpft wird – kurz: ganz unterschiedliche Erfahrungen gemacht werden. Ein übergreifendes Thema der Gespräche

war das Geld und seine Knappheit. So wurde das Eingangszitat, welches **Alexander Roesler** vorbrachte, letztlich bestätigt: Wie man im Verlag zu einem kleinen Vermögen kommt? Indem man mit einem grossen beginnt.

Abschliessend schwenkte der Fokus der Vorträge auf die Theorie zurück. Drei Nachwuchsforscher(innen) – **Tobias Amslinger**, **Marja Grüne** und **Anke Jaspers** – liessen einen Blick auf ihre ambitionierten Dissertationsprojekte zu, die sie im Rahmen des von **Anna Kinder** geleiteten *Suhrkamp Forschungskollegs* entwickelt haben. Mit so unterschiedlichen Themen wie *Mentorship*. *Der Autor und sein Lektor*, *Hans Magnus Enzensberger und Suhrkamp* sowie *Autoren aus der DDR im Suhrkamp Verlag* zeigten sie, welche Chancen und Herausforderungen aus der Perspektive der Forschung ein Verlagsarchiv bietet – bei einem Archiv wie Suhrkamp auch hinsichtlich der Quantität und Aktualität des Materials.

Verlage schreiben nicht nur Geschichte, sie erzählen auch Geschichten. **Dieter Bachmann**, **Urs Widmer** und **Daniel Kampa** waren am zweiten Abend der Tagung Gäste des Podiums bei **Barbara Basting**. Alle drei sprachen sich dafür aus, dass sich die Literaturgeschichte von Verlagsarchiven Klärungen von Sachverhalten erhoffen darf – so z. B. Widmer, der von der «Revolte der Lektoren» im Suhrkamp Verlag erzählte, oder Bachmann, der sich vom Archiv Aufschluss über Unselds Beweggründe beim Streit um die anfänglich schweizkritische Ausrichtung des Verlagsprogramms von Suhrkamp Schweiz erhofft. Ein weiterer Wert von Literaturarchiven sei, so Kampa, selbst Verleger und ausserdem Chronist der 50jährigen Verlagsgeschichte von Diogenes, Geschichten von Personen und Institutionen der Literatur zu bewahren. Das sei das Interesse, ein wenig auch Voyeurismus am Ganzen der Literatur. Archive und Nachlässe seien wie

«sternförmige Organismen», so Widmer, deren Spitzen sich berühren und damit im Archiv zu einem Bild der Literatur beitragen, das über die persönlichen Beziehungen zwischen Einzelnen hinausgehe.

Somit lässt sich das Resultat dieser Veranstaltung zusammenfassen als ein umfangreiches Bild des komplexen literarischen Verlagswesens, ein Einblick in die Möglichkeiten der literaturwissenschaftlichen Erkenntnis durch Verlagsarchive sowie in die Herausforderungen der Praxis. Die Vorträge erscheinen im Frühjahr 2015 bei Wallstein/Chronos.

Literatur in der Zeitung

5. Internationale Tagung der Gesellschaft für die Erforschung der Deutschschweizer Literatur (G.E.D.L) und des Schweizerischen Literaturarchivs 17./18. Januar 2014, Schweizerische Nationalbibliothek

DOMINIK MÜLLER (UNIVERSITÄT GENÈVE),
STEFANIE LEUENBERGER (ETH ZÜRICH)

Anfang 2014 ging in der Schweizerischen Nationalbibliothek die fünfte internationale Tagung über die Bühne, die die G.E.D.L in bewährter Zusammenarbeit mit dem SLA organisierte. Das Ziel dieser Tagung war es, das Verhältnis von Literatur und Journalismus zu untersuchen, und zwar ausgehend von der These, dass die Zeitung, als Stiefkind der Literatur, dieser immer wieder neue Impulse zu verleihen vermag.

Die Relation von Literatur und Journalismus gilt gemeinhin als konfliktträchtig. Doch fast alle der sieben Referentinnen und sieben Referenten – selten ist unter den Vortragenden einer Tagung die Verteilung nicht

nur zwischen den Geschlechtern, sondern auch zwischen den Altersklassen so ausgeglichen – zeigten anhand von Fallstudien, wie Autorinnen und Autoren die Arbeit für die Zeitung mit Einfallsreichtum und Kreativität angehen und daraus auch literarisches Kapital zu schlagen wissen. Eine Scheidung zwischen literarischem und journalistischem Schreiben erweist sich hier als unmöglich, verdeutlichten doch die Beispiele – vom frühesten, Jeremias Gotthelf, bis zum aktuellsten, Dieter Bachmann –, dass die Schreibarten in den unterschiedlichen Medien in engen Wechselbeziehungen zueinander stehen.

Von einer Reihe von Schriftstellern kann gesagt werden, dass sie beim Journalismus in die Schule gingen. Gotthelf, über dessen journalistische Anfänge **Ruedi Graf** im Eingangreferat der Tagung sprach, fiel nicht einfach als literarisches Originalgenie vom Himmel, wie das die Legende will. Vielmehr bewegte er sich in seinen Zeitungsartikeln, in enger Tuchfühlung mit der Journalistik der Zeit, langsam auf seine Erzählkunst zu. Hugo Loetscher montierte, wie **Nina Maria Glauser** aufzeigte, Versatzstücke aus seinem reichen journalistischen Werk noch in seinen letzten grossen Roman, *War meine Zeit meine Zeit*, ein. Er gehört zu den Autoren, die nicht bloss für die Presse schreiben, sondern mit dieser aus der Innenperspektive eines Redaktors vertraut sind. Auch Hedi Wyss erwarb sich, wie **Vesna Kondrič Horvat** darlegte, lange vor der Publikation ihrer literarischen Werke als Redaktorin bei Frauenzeitschriften die Kompetenz, sich auf die verschiedensten Themen einzulassen und ein breites Publikum anzusprechen. Eine ähnliche Offenheit zeichnet Dieter Bachmann aus, den langjährigen Chefredaktor der Kulturzeitschrift «du». Die Nähe von dessen literarischen Büchern, namentlich *Unter Tieren*, zur Welt der Zeitung beleuchtete **Magnus Wieland**, unter Einbezug von im *SLA* befindlichem Entwurfsmaterial. Die

Vielseitigkeit nimmt in den Buchveröffentlichungen Bachmanns eine spielerische Richtung, während sie Heidi Wyss dazu führt, sich namentlich für Umweltanliegen und soziale Fragen, besonders die Gleichstellung der Frau, zu engagieren.

Als «engagierter Autor» par excellence gilt C. A. Loosli, obwohl dieser Begriff zu seiner Zeit noch gar nicht existierte. **Dariusz Komorowski** porträtierte Loosli unter einem wenig bekannten Aspekt seiner Tätigkeit, nämlich als Redaktor der Einmann-Zeitung *Berner Bote*. Loosli schrieb darin 1904–1906 nicht nur die meisten Leitartikel, Feuilletons und Aktualitätsberichte selbst, sondern rückte diese oft auch in raffinierte Konstellationen zueinander, bei denen er nicht nur einen Reichtum an Formen, sondern auch politische Ausgewogenheit anstrebte. Komorowski skizzierte dieses journalistische Wirken vor dem Hintergrund der damaligen Feuilletonkultur, für die Textsortenvielfalt ebenso bestimmend war wie thematische Offenheit. Als Meister des Feuilletons traten auch Robert Walser und Alfred Polgar in den Blick. *Im Nomadenzelt des Feuilletons – Robert Walsers Schreiben zwischen Literatur und Zeitung, zwischen Bern und Berlin* überschrieb **Peter Utz** seinen Beitrag, in dem es um die Adressierung von Walsers Feuilletontexten ging, die – oft unter Bezugnahme auf diesen Lebensraum – in Bern verfasst und im *Berliner Tageblatt* publiziert wurden. Anhand von Polgars witzig-tiefsinnigen Reflexionen über ein Paar Lederhandschuhe dokumentierte **Bettina Braun** das beeindruckende Engagement des von Otto Kleiber geleiteten Feuilletons der Basler *Nationalzeitung* für Autorinnen und Autoren, die zur Zeit des Nationalsozialismus in Deutschland nicht mehr publizieren konnten.

Zum festen Bestand des Feuilletons gehörten die Reiseschilderungen, mit denen die *Nationalzeitung* unter anderen von Annemarie Schwarzenbach versorgt wurde. Unter deren Beiträgen aus Portugal und Marokko unterschied **Conçalo**

Vilas-Boas zwei Typen: den auf den Gegenstand bezogenen, sachlichen, und den eher subjektiven, der die Befindlichkeit der Verfasserin ins Zentrum stellt. In diesem Falle politisch ungewohnt naiv, liess sich Schwarzenbach in Portugal die Themen von einem Repräsentanten des Salazar-Regimes vorgeben, so dass ihre Beiträge als Auftragsarbeiten bezeichnet werden können. Ganz eindeutig um solche handelte es sich bei den Artikeln, die Emmy Hennings für das Luganeser *Fremdenblatt* schrieb, ein kommerzielles Organ der örtlichen Tourismusanbieter. **Christa Baumberger** deutete Hennings' Schilderungen von Spaziergängen durch die Tessiner Landschaft vor dem Hintergrund des Wechselspiels von Literatur und Tourismus (das Thema der letzten von *G.E.D.L* und *SLA* durchgeführten Tagung), als Erschliessungen und Symbolbesetzung einer Tourismusgegend.

Wie früher das Feuilleton, stellt in den aktuelleren Tageszeitungen die Kolumne eine Art Freigehege dar. Neben Peter Bichsel, einem der grossen Abwesenden unter den besprochenen Autoren, gehört Hansjörg Schneider zu den Schriftstellern, die sich in Kolumnen in der «hohen Kunst des einfachen Schreibens» üben. **Ulrich Weber** zeigte auf, wie Schneider in seinen Kolumnen, die er für eine Lokalzeitung verfasst, und in seinen Kriminalromanen gleichermaßen einen engen, konkreten Ortsbezug sucht. Dieser findet in der Kneipe einen Brennpunkt, die nicht nur bei Schneider zum Sinnbild wird für eine Kommunikation, die in die Öffentlichkeit eingebettet ist.

Betrachtet man die Arbeit für Zeitungen und Zeitschriften nicht nur als eine Notlösung, sondern als einen Stimulus für das literarische Schreiben, dann gewinnt nicht nur das Know-how der Schriftsteller im Umgang mit diesen Medien, sondern auch deren Beschaffenheit an Bedeutung. Die Tagungsbeiträge, die sich mit ausgewählten Presseorganen befassten, bildeten daher eine

wichtige Ergänzung der Autorenporträts. Die *Zürcher Illustrierte* stellte ein Organ dar, das nicht nur in politischer Hinsicht aufgeschlossen war (wie das von Bettina Braun vorgestellte Feuilleton der *Nationalzeitung*), sondern auch in formal-gestalterischer. Unter der Leitung Arnold Küblers bot sie, wie **Simone Wichor** darlegte, 1929–1941 der noch jungen Fotoreportage ein anspruchsvolles Forum. Die editorischen Konsequenzen, die aus einer Beachtung der publizistischen Rahmenbedingungen literarischen Schaffens zu ziehen sind, führte **Barbara von Reibnitz** in ihrer Präsentation der neuesten Bände der *Kritischen Robert Walser-Ausgabe* vor. Diese ordnet Walsers Feuilletons nach Publikationsorganen und dokumentiert auch die Kotexte, zwischen denen Walsers Beiträge in Zeitungen und Zeitschriften zu lesen waren.

Literatur und Journalistik können sich gegenseitig nicht nur befruchten, sondern auch spiegeln. **Daniel Annen** brachte in seinen Überlegungen zu Zeitungsbesprechungen von Meinrad Inglins *Schweizer Spiegel*, die er fast durchweg als einseitig einstufte, eine andere Dimension von «Literatur in der Zeitung» ins Spiel. **Rosmarie Zeller** schliesslich legte dar, wie Otto F. Walter in den Romanen seiner mittleren Schaffenszeit nicht nur (meist fiktive) Zeitungsmeldungen einmontierte, sondern auch die unterschiedlichen Defizite literarischen und journalistischen Schreibens reflektierte: etwa, wenn er in *Das Staunen der Schlafwandler am Ende der Nacht* von einem Journalisten erzählt, der sich als Romancier versucht. Als Verfasser panoramaartiger Zeitromane gerieten Inglin und Walter in die Kritik Niklaus Meienbergs, eines weiteren grossen Abwesenden der Tagung.

Der Reichtum unterschiedlicher Aspekte innerhalb der Beiträge, aber auch die (unvermeidliche) Lückenhaftigkeit der Beispielliste führten vor Augen, dass eine weitere Beschäftigung mit dem Thema «Literatur in der Zeitung» nötig ist und sich lohnt.

[Nouvelles publications]

Jean Starobinski
Les Approches du sens.
Essais sur la critique

ÉDITION ÉTABLIE ET ANNOTÉE
PAR MICHAËL COMTE
& STÉPHANIE CUDRÉ-MAUROUX,
GENÈVE, LA DOGANA, 2013

La Relation critique est un des ouvrages-phares du xx^e siècle critique. Malgré le caractère de somme que son texte liminaire a pu prendre, ce titre a connu une fortune exégétique qui a sans doute partiellement occulté l'ampleur de la réflexion de Jean Starobinski sur la critique.

En fait, Jean Starobinski n'a jamais cessé de prendre part, avec l'élégance de l'écrivain et un irénisme, non dénué de fermeté, aux débats qui agitèrent le monde académique dès les années soixante-dix. L'enjeu des *Approches du sens* est double: d'une part, restituer dans son étendue et sa diversité, la réflexion métacritique de Jean Starobinski; d'autre part, donner à lire ces écrits en conservant la part des conditionnements historiques qui participèrent à leur élaboration. À la demande des éditeurs, les textes n'ont, par conséquent, pas été réécrits par l'auteur; des notes éditoriales, formulées à partir de recherches réalisées dans les archives et la correspondance de Jean Starobinski, rappellent en revanche les contextes qui ont déterminé ces écrits, ou les relations amicales qui les ont suscités. «La Critique et l'autorité», texte de 1977, inédit en français, a notamment pu être retrouvé dans les archives de la revue américaine *Daedalus*, qui avait publié sa traduction en anglais. Une postface de Michaël Comte, complétée par une bibliographie exhaustive et commentée, éclaire cet ensemble.

Conçu en deux parties, *Les Approches du sens* documente l'apport de Jean Starobinski à l'observation historique et méthodique de la

critique, ainsi que son influence sur la lecture critique et ses enjeux. La seconde partie, constituée par les actes du colloque *À distance de loge*, nous permet de suivre, dans la réflexion de Jean Starobinski sur l'interprétation et dans son activité d'interprète, les chemins croisés de la distance critique et d'une critique de la distance; de faire amplement résonner, dans les champs de la philosophie, de l'histoire, des arts et des sciences, ce contrepoint d'identification et de distanciation qui, au cœur de la critique starobinsienne, réfléchit et éclaire aussi les tensions qui déterminent toute connaissance.

[Erschliessungsberichte | Rapports d'inventaire | Rapporti d'inventario]

Erschliessungsbericht:
Der Nachlass Kuno Raeber
(1922–1992)

SIBYLLE GREUTER

Der Nachlass Kuno Raebers wurde kurz nach dem Tod des Schriftstellers vom Schweizerischen Literaturarchiv Bern erworben. Er spiegelt mit seinen Notizen, Entwürfen, verschiedenen Fassungen, Briefen, Lebensdokumenten und Sammlungen das umfangreiche Schaffen des Autors und gibt Aufschluss über seine Denk- und Arbeitsprozesse.

In der Kategorie Werke fallen bei den Lyrikentwürfen des Schriftstellers ab den 1960er-Jahren wesentliche textgenetische Veränderungen auf. Der Endfassung geht eine vollständige Version in Notizbüchern voraus. Dieser folgt die handschriftliche Ausarbeitung mehrerer Fassungen auf A4 Blättern, die kapitelweise hintereinander abgelegt und beschriftet sind.

Nach der jüngsten Fassung wurde jeweils ein Typoskript erstellt. Dieses konsequente Vorgehen und Ablegen hat Raeber Jahre später auch bei seinen Prosaentwürfen übernommen und bis in seiner letzten, posthum erschienenen Erzählung, «Bilder Bilder», beibehalten.

Neben Tagbüchern und Essays dokumentieren die zahlreichen *Korrespondenzen* Einflüsse, die sich in Raebers Werk niederschlagen. Die frühen Briefe entlarven das streng katholische, jedoch liebevolle Umfeld seiner Kindheit in Luzern, das Geschichts- und Philosophiestudium in Basel, der Verlust der katholischen Überzeugung sowie die Begegnung mit der christlichen und antiken Kunst Roms. Im Briefwechsel mit seinen Freunden tauscht er sich über seine Gedichtentwürfe aus und 1950 erscheint Raebers erstes Gedichtbändchen «Gesicht am Mittag». Im selben Jahr promoviert und heiratet er. Mit dem Erfolg seines Lyrikbands «Die verwandelten Schiffe» wächst der Entschluss, sich hauptsächlich der Schreibkunst zuzuwenden und ab 1958 wird München Raebers Lebensmittelpunkt, wo ihm das Schreiben von Buchrezensionen ein unregelmässiges Einkommen bringt. Die Geldsorgen des Schriftstellers werden im Briefaustausch mit seinen Verwandten zum Dauerthema.

Ein Brief vom November 1959 belegt seine Freundschaft mit Ingeborg Bachmann, die ihm nach dem Verriß seines ersten Romanprojekts in der Gruppe 47 wünscht: «...dass Sie sich losmachen, sich trauen, springen, rücksichtslos.» Die Briefe der folgenden Jahre reflektieren Raebers homophile Neigungen sowie seine wiederkehrenden Reisen ans Mittelmeer. Sie belegen auch den Aufenthalt als *writer in residence* am Oberlin College in Ohio, wo sich dem Schriftsteller bei seinen Besuchen in New York die Freiräume der 68er öffnen.

Lebensdokumente und *Sammlungen* vervollständigen das Bild des Schriftstellerdaseins. Neben Verlags-

verträgen, gesammelten Zeitungsartikeln und Rezensionen existiert auch eine Sammlung von Karten mit Abbildungen christlicher Kunst, die wiederkehrend in Raebers Werk Eingang gefunden und grundlegende Bedeutung darin hat.

Die Erschliessung des Nachlasses (online unter: <https://www.helveticar-chives.ch/detail.aspx?id=165118>) wurde dank eines 5-monatigen Stipendiums der Christoph Geiser-Stiftung Bern ermöglicht. Die Dauer wurde für die Erschliessung der Sammlung seines Bruders Thomas Raeber um drei Monate verlängert.

Processus d'écriture chez Daniel de Roulet, l'exemple de *Fusions*

JEAN-JULES BERNHARD (ALS)

L'étude des documents récemment donnés par Daniel de Roulet aux ALS permet de mettre en lumière la façon dont l'écrivain produit ses textes. Le processus s'opère en deux phases distinctes. L'œuvre s'élabore dans de *grands cahiers* (60 exemplaires de format A4), sorte de magma génétique contenant à la fois des descriptions de personnages, de lieux, des dialogues, des plans, des titres, des brouillons de lettres, ou même des retranscriptions de conversations téléphoniques. Entre ces cahiers et le texte final, l'œuvre passe par l'étape des *tapuscrits corrigés*, véritable atelier d'artisan, où les versions se succèdent, s'affinent, s'épurent. Au fil des ans et des romans, ce processus tend à s'allonger: 9 tapuscrits corrigés pour *La Ligne bleue* en 1995, 21 pour *Bleu Siècle* en 1996, 24 pour *Gris-bleu* en 1999, 29 pour *L'Homme qui tombe* en 2005. Deux œuvres feront l'objet de réécritures plus conséquentes encore: *Kamikaze Mozart* est publié après 97 versions, et *Fusions* semble à première vue en avoir nécessité 61. Toutefois, à y regarder de plus près, le parcours de

Fusions est bien plus complexe qu'il n'y paraît.

Et pour cause: s'il est publié en 2012, les premières esquisses du récit datent déjà de la fin des années 1990. Au départ, le projet s'intitule *Bleu de travail*: entre fin 1997 et 2001 s'élabore – en 61 tapuscrits, dont les 5 derniers portent déjà le titre *Fusion* – un roman mettant en scène une fusion d'entreprises dans deux grands bâtiments du centre de Londres. L'auteur prévoit de le faire publier sous la forme de deux tours... et soumet l'idée à son éditeur le 11 septembre 2001¹. Le projet est logiquement refusé et le texte évolue alors – au fil de 10 tapuscrits – vers une pièce radiophonique, prend le titre provisoire de *Fusion, Gratte-ciel*, puis *Un grand du déchet mondial* pour finalement être traduit en allemand et diffusé sur DRS en octobre 2002 sous le titre *Global Players*.

Le texte migre ensuite vers *Davos terminus*, œuvre publiée en feuilleton sur internet durant le World Economic Forum de 2002. La même année, Daniel de Roulet reprend son texte et y insère *Un grand du déchet mondial*, pour constituer – le temps de 16 tapuscrits entre août 2002 et mars 2003 – un nouveau projet intitulé *Décharge* puis *Contre-Empire*. Rebaptisé *Fusion* en 2004, le texte ne trouve toujours pas d'éditeur.

À la fin de l'année 2004 débute la rédaction de *Kamikaze Mozart*, que va rejoindre *Fusion*. En effet, au départ, de Roulet prévoit de publier sous le même titre un grand roman historique couvrant les années 1938 à 1988. Assez vite, devant l'ampleur du projet, la matière est scindée en deux parties: la première est consacrée aux années 1939-1945 et la seconde à la Guerre froide, en y insérant l'intrigue de la fusion des deux entreprises. Le texte de *Fusion*

¹ Daniel de Roulet, *Écrire la mondialité*, Genève, La Baconnière, 2013, pp. 181-183.

se retrouve donc – en 38 versions tapuscrites – dans le dossier de *Kamikaze Mozart*, qui reste le titre principal du projet. Finalement, devant le refus éditorial d'une publication en deux tomes, *Kamikaze Mozart* sort en 2007, et se limite au récit des années 1938-1968. *Fusion* retourne donc à *Fusions*, où se termine son parcours en 2012, après 54 nouvelles versions tapuscrites et un décalage éditorial d'une année dû à la fusion – réelle et tragique celle-là – des réacteurs de la centrale nucléaire de Fukushima, en mars 2011². Finalement, le texte de *Fusions* aura donc, entre 1997 et 2012, transité par une pièce radiophonique, un feuilleton internet et deux autres romans, le tout au travers de plus de 180 tapuscrits.

Il lascito Franco Beltrametti

DANIELE CUFFARO (ASL)

Artista e scrittore della Svizzera italiana, Franco Beltrametti (1937-1995) ha pubblicato in diverse lingue e in diverse nazioni decine di libri e pamphlet di poesia e prosa. Ha collaborato in continuazione con molti esponenti del movimento artistico della Beat Generation, anche come traduttore e artista grafico. Dopo una laurea in architettura al Politecnico di Zurigo nel 1963, a partire dal 1971 si è stabilito a Riva San Vitale.

Oltre alla continua ricerca sperimentale, l'attività è fortemente influenzata dai continui spostamenti dell'artista, con una serie di viaggi tra l'Europa, il Giappone e l'America, le cui tracce appaiono nitide anche nel fondo. Il lascito di Franco Beltrametti è completo per quanto riguarda l'elaborazione e lo sviluppo delle opere. Particolarmente interessanti sono i «Taccuini» redatti durante la sua

permanenza nel Sol Levante, che possono essere considerati una forma artistica tra la scrittura e la pittura. In questi documenti si percepisce l'interesse di Franco Beltrametti nell'osservare, nel carpire e nel diffondere le sensazioni raccolte.

Parte importante del fondo è la collezione di una vasta corrispondenza con scrittori e artisti di rilievo internazionale nel campo dell'arte concreta e sperimentale. Fra questi, si possono citare Tom Raworth, Marcello Angioni, Harry Hoogstraten, James Koller, Gianantonio Pozzi, Gary Snyder, Philip Whalen, come pure Cid Corman, poeta e editore, fondatore della rivista *Origin*, punto di riferimento per l'espressione non accademica. I molti contatti avuti durante i viaggi di Beltrametti risultano infine in una miscellanea di culture in cui è tutt'altro che rara la presenza di disegni e collage composti da artisti per i quali la lettera è pure un mezzo per veicolare informazioni visive.

[Neuerwerbungen | Nouvelles acquisitions | Novas aquisiziuns]

L'archiv litterar da Theo Candinas

Theo Candinas è naschì a Surrein dal 1929. Suentar il seminari da scolasts ha el studegià a Friburg, Paris e Perugia. Davent dal 1956 è Candinas stà magister secundar e da commerzi a Cuir e dapi il 1991 viva el sco scriptur e publicist independent en il Tessin ed a Surrein.

Gia da giuvenil ha Theo Candinas cumenzà a scriver poesias (cun l'emprima collecziun *Fastitgs e fistags*, 1959) ed ha en seguit publictà er tocs teater (sco *Las duas fatschas*,

1968), gieu auditiv, cabarets e prosa. El s'ha fatg in num sco scriptur engaschè ed autur satiric duront ils onns 1970, specialmain cun sia critica sozials da las *Historias da Gion Barlac* (1975). En prosa curta (*Il marcadont da stratscha*, 1988), en columnas e glossas polemisescha Candinas er cunter il pensar materialistic ed ils exercizis d'alibi dals rumantschs en chaussas da promozion da cultura.

L'archiv litterar – che Candinas ha affidà en il 2013 a l'ASL – documentescha sper l'ovra litterara er ina lunga vita da publizist, da redactor e traductor e ses engaschament per la cultura rumantscha, per l'Uniun da scripturas e scripturs rumantschs (presidi 1964-1967) e per l'Uniun dals scripturs svizzers (presidi 1977-1979). En la vasta corrispondenza sa mussan ulteriurs accents da la lavur da Theo Candinas sco magister e president dal cussegl da la scola da mussadras. Ina collecziun da recensziuns da sias ovras, materials audiovisuals e fotografias, documents da vita e singuls ogets completeschan la ritga collecziun.

Fonds Bernard Comment

Le **Fonds Bernard Comment** reflète à un degré rare les qualités foisonnantes de son auteur: immense diversité des domaines d'intérêt, des professions exercées, des amitiés, des passions. À 54 ans, il semble avoir eu déjà plusieurs vies, et ses archives, en cours de croissance, témoignent de cette puissante et énergique activité créatrice.

Fils du peintre Jean-François Comment, Bernard Comment s'est formé à Genève chez Starobinski et à Paris auprès de Barthes (du matériel documentaire, des travaux d'études, des correspondances avec les deux hommes existent). Ce sera ensuite la Toscane dès 1986 (quatre ans d'enseignement à l'Université de Pise), où il devient alors proche de

² *Ibidem*, pp. 194-195.

Daniel Arasse puis Rome, pour un séjour d'une année (1993-1994) à la Villa Médicis. Établi à Paris, il publie son premier roman, *L'Ombre de mémoire*, en 1990. Suivront des essais (*Roland Barthes, vers le neutre*), de nouveaux romans (*Un poisson hors de l'eau*) et des recueils, dont le dernier *Tout passe* (2011) reçut le Prix Goncourt de la nouvelle (les manuscrits ou archives électroniques de l'ensemble des œuvres publiées, ainsi que les articles et les textes des conférences sont conservés, listés).

Il a coécrit avec Alain Tanner le scénario des films *Fourbi* (1996), *Requiem* (1998), *Jonas et Lila, à demain* (1999), *Paul s'en va* (2004); plusieurs boîtes documentent ce travail en tandem.

Il a traduit en français plusieurs livres d'Antonio Tabucchi, devenu son ami. Donc archives, et lettres!

En 1999, il a été nommé directeur de la fiction à France Culture et en 2004, directeur de la collection « Fiction & Cie » au Seuil.

En 2010, il édite des *Fragments* de Marilyn Monroe. L'ensemble du matériel de travail a été conservé, comme ses précieux échanges et conversations avec Lou Reed.

À cela, s'ajoutent de la correspondance, des agendas, des carnets, des manuscrits de tiers... De quoi nourrir la recherche future...

Walter Verlagsarchiv

Nach dem Arche und dem Ammann Verlagsarchiv ist nun in Kürze als drittes integrales Verlagsarchiv der Bestand des Walter Verlags ins SLA gelangt, dank einer grosszügigen Schenkung von Christoph Rast und dem Stadtarchiv Olten, wo die Materialien interimshalber untergebracht waren. Der Walter Verlag wurde 1916 vom Publizisten Otto Walter (1889–1944) gegründet, dem Vater von Otto F. Walter, der später ab 1956 die literarische Programmlei-

tung übernimmt, erfolgreich weiterführt und insbesondere mit den «Walter Drucken» eine vielbeachtete und ambitionierte avantgardistische Reihe lanciert, bis es 1966 zum Zerwürfnis mit der konservativ-katholischen Verlagsleitung unter Josef Rast kommt, aus dessen Provenienz der Archivbestand letztlich stammt. Rast leitete das Unternehmen von 1950 bis 1987, was zugleich dem Entstehungszeitraum der meistens Dokumente im Verlagsarchiv entspricht. Hinzu kommt ein kleinerer Bestandteil mit weiteren Unterlagen von Guido Elber, der ab 1987 den Buchverlag leitete. Was sich an (literatur-)historischen Quellen in diesem Bestand verbirgt, ist derzeit noch kaum zu ermessen, sondern lässt sich angesichts der umfangreichen Lektoratskorrespondenz mit zahlreichen namhaften Autoren vorerst nur erahnen. Daneben umfasst das Archiv auch administrative Akten sowie verlagsinterne Unterlagen der Geschäftsführung. Das Material wird in den nächsten Jahren in der Datenbank HelveticArchives erschlossen und für die Forschung zugänglich gemacht.

[Online]

Neue Inventare | Nuovi inventari | Nouveaux inventaires

Bachmann, Dieter (*1940)
<http://ead.nb.admin.ch/html/bachmann.html>
HelveticArchives:
<https://www.helveticaarchives.ch/archivplansuche.aspx?ID=333993>

Beltrametti, Franco (1937–1995)
<http://ead.nb.admin.ch/html/beltrametti.html>
HelveticArchives:
<https://www.helveticaarchives.ch/archivplansuche.aspx?ID=571587>

Cendrars, Blaise (1887–1961)
<http://ead.nb.admin.ch/html/cendrars.html>

Ceresa, Alice (1923–2001)
<http://ead.nb.admin.ch/html/ceresa.html>
HelveticArchives:
<https://www.helveticaarchives.ch/archivplansuche.aspx?ID=165036>

Donzé, Roland (1921–2011)
<http://ead.nb.admin.ch/html/donze.html>
HelveticArchives:
<https://www.helveticaarchives.ch/archivplansuche.aspx?ID=234822>

Fontana, Gian (1897-1935)**
<http://ead.nb.admin.ch/html/fontana.html>

Godel, Vahé (*1931)
<http://ead.nb.admin.ch/html/godel.html>
HelveticArchives:
<https://www.helveticaarchives.ch/detail.aspx?id=290011>

Saitschick, Robert (1868–1965)
<http://ead.nb.admin.ch/html/saitschick.html>
HelveticArchives:
<https://www.helveticaarchives.ch/archivplansuche.aspx?ID=165127>

Steiner, Jörg (1930–2013)
HelveticArchives:
<https://www.helveticaarchives.ch/archivplansuche.aspx?ID=165138>

**Bibliographie Schweizer
Literaturen | Bibliographie
littéraires suisses |
Bibliografia delle letterature
svizzere**
(aktualisiert | actualisé | attualizzata:
09.04.2014)

<http://www.nb.admin.ch/sla/03495/03496/index.html?lang=de>